

Institut du Champ Freudien

Sous l'égide du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII et de l'École de la Cause Freudienne
Association fondée en 1981 et reconnue d'utilité publique par décret du 5 mai 2006



Programme Psychanalytique d'Avignon

Le rêve qui réveille

Année 2019-2020

Centre hospitalier de Montfavet, bâtiment à l'accueil.
Renseignements au 04 90 85 90 45, <http://p.p.a.monsite-orange.fr>

Programme psychanalytique d'Avignon

Année 2018-2019

Les enseignants du PPA ont le plaisir de vous transmettre, *via* internet, les textes des conférences prononcées à l'hôpital de Montfavet au cours de l'année 2019-2020.

Remarques

Respect des droits d'auteur. Toute citation exige d'être référencée comme telle – soit référée au nom de l'auteur et du Programme Psychanalytique d'Avignon et habillée de guillemets.

Respect du secret professionnel. Les cas cliniques présentés en ateliers sont dépliés au plus près du dire et du vécu du sujet ; il nous est donc impossible de diffuser ces travaux sur le net.

Nous renouvelons notre invitation, à chacun d'entre vous, à présenter une élaboration clinique en lien avec le thème de l'année – afin de participer à la transmission du vif de la psychanalyse dans notre communauté de travail.

Institut du Champ freudien
Programme psychanalytique d'Avignon

Direction
Jacques-Alain Miller

Enseignants
Anita Gueydan
Jean-Paul Guillemolles
Gérard Mallassagne
Claire Poirot-Hubler
Julia Richards

Enseignants associés
Michèle Anicet
Chistelle Arfeuille
Élisabeth Doisneau
Michel Galtier
Josiane Vidal

Secrétariat
Anita Gueydan
3 rue Lagnes, 84 000 Avignon
tél.: 04 90 85 90 45
courriel: anita.gueydan@wanadoo.fr
site: <http://www.programme-psychanalytique-avignon.com>

23 novembre 2019

4

ANITA GUEYDAN
Le rêve qui réveille

23 novembre 2019

6

CHRISTELLE ARFEUILLE
Du cauchemar à l'interprétation :
ça réveille

14 décembre 2019

Augustin MENARD
Rêves et fantasmes à ciel ouvert*

18 janvier 2020

11

Gérard MALLASSAGNE
Un rêve... n'est qu'un rêve

18 janvier 2020

15

Élisabeth DOISNEAU
« J'ai rêvé dans la grotte
où nage la Syrène...
Et j'ai deux fois vainqueur
traversé l'Achéron »

15 février 2020

19

Julia RICHARDS
L'usage du rêve et la passe à l'analyste

15 février 2020

22

Josiane VIDAL
Joë Bousquet, Le meneur de lune

14 mars 2020

26

Jacques RUFF
Le cauchemar :
d'un sujet au corps parlant

16 mai 2020

35

Jean-Paul GUILLEMOLLE
Les rêves de transfert

16 mai 2020

38

Jean-Michel GALTIER
Réveil et désir au feu du réel

20 juin 2020

43

Claire POIROT-HUBLER
Le rêve, son mensonge, sa vérité

20 juin 2020

48

Aline ESQUERRE
Le rêve est-il une fiction ?

* Conformément au souhait de l'auteur,
son étude d'un cas clinique n'est pas
publiée.

Le rêve qui réveille

LE RÊVE, nous dit Freud, est « un tissu ou les fils sont liés ». « Lier et lire », ajoute Lacan, « c'est les mêmes lettres »¹. L'analyste est là pour dé-liaer le signifiant de sa signification. Un rêve, « ça se lit dans ce qui s'en dit »².

La règle du « tout dire », sinon de « dire tout », va permettre cette dé-liaison, soit l'émergence du signifiant, et c'est ce qui fait qu'il y a quelque chose à lire. Quelque chose qui touche à la vérité du sujet, à l'insu de celui qui parle.

La vérité est-elle du côté du réveil ? L'homme ne peut témoigner de son existence que par son dire. Le rêve est là pour protéger le sommeil afin d'éviter, en quelque sorte, la question de la mort – qui se situe du côté du réveil, du réveil au réel. C'est dans le séminaire *Encore*, le 13 février 1973, que Lacan généralise l'idée que le rêve doit être abordé en tant qu'il est l'instrument du réveil³, ce qui suppose de toucher à ce que Freud a appelé le principe de plaisir, comme limite et tempérance de la jouissance.

Dormir pour ne pas se réveiller... Mais alors ? qu'est ce qui réveille ? Le réveil à la réalité, dit Jacques-Alain Miller, qui « n'est qu'une fuite du réveil au réel qui, lui, est impossible à atteindre [...] Celui qui s'annonce dans le rêve quand le sujet s'approche [...] de ce dont il ne veut rien savoir »⁴.

Le rêve qui introduit le chapitre VII de *L'interprétation des rêves*, vient, d'une part, confirmer la thèse de Freud selon laquelle, il est « l'accomplissement d'un désir ». Mais désir de quoi ? de dormir ? Pour ne pas être confronté à cette autre réalité qui touche de si près, dans cet exemple particulier rapporté par Freud, à la réalité qui provoque le rêve. Cette autre réalité dans laquelle le père, en rêve, s'adresse à lui-même un message par la voix de son fils.

« Père, ne vois-tu pas que je brûle ? ».

« Un Père a veillé jour et nuit, pendant longtemps, auprès du lit de son enfant malade. Après la mort de l'enfant, il va se reposer dans une chambre à côté, mais laisse la porte ouverte, afin de pouvoir, de sa chambre, regarder celle où le cadavre de son enfant gît dans le cercueil, entouré de grands cierges. Un vieillard a été chargé de la veillée mortuaire, il est assis auprès du cadavre et marmotte des prières. Au bout de quelques heures de sommeil, le père rêve que : « l'enfant est près de son lit, lui prend le bras et murmure d'un ton de reproche : Père, ne vois-tu donc pas que je brûle ? Il s'éveille, aperçoit une vive lumière provenant de la chambre mortuaire, s'y précipite, trouve le vieillard assoupi, le linceul et un bras du petit cadavre brûlés par un cierge qui, brûlant encore, était tombé dessus. »⁵

Dans la première phase classique de son enseignement, Lacan commente ce rêve, notamment dans le *Séminaire XI*⁶, il présente ce rêve comme une rencontre qui allait se produire entre père et fils, le père allait savoir quelle est la faute du père : celle de n'avoir pas pu sauver son enfant. Ils ne peuvent se rencontrer que dans cette *autre scène*. Lacan reprend le commentaire en le centrant sur le Réel en jeu. Le père rencontre son fils qui parle. Dans ce rêve qui est, rappelons-le, une mise en abîme dans la mesure où nous ne connaissons jamais le rêveur dont on a perdu la trace.

Car ce rêve est rapporté à Freud par l'une de ses patientes qui l'a entendu raconter dans une conférence sur le rêve, Freud qui lui-même raconte ce rêve et qu'à notre tour nous racontons ! Il y a un petit élément de réalité en jeu, le choc de la bougie qui fait du bruit, mais ce qui frappe à la porte du sommeil et qui réveille, c'est le reproche du fils qui vient mettre en question son être de père, « je brûle » (on pense à l'incinération, à la crémation). Jusqu'où va le rêve ? Il n'arrive pas à aller jusqu'à la représentation de ce qu'est un père et bute sur cette rencontre avec le réel

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 109.

2. *Ibid.*, p. 88.

3. *Ibid.* p. 52-53.

4. MILLER Jacques-Alain, « Réveil », *Ornicar ?*, n° 21-22, Lyse, diffusion Seuil, 1980, p. 52.

5. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, Paris, PUF, Quadrige, 2010, p. 561.

6. LACAN Jacques, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 56-57.

– un manque de représentation symbolique, plus exactement un trou. C'est une reformulation de la perspective qui était celle du rêve de l'injection faite à Irma⁷, où Freud réussit à rêver jusqu'au point où il s'approche de « ce qu'est une femme » et se réveille devant la gorge d'Irma avec une formule. Dans les deux cas, la rencontre avec d'une part, ce qu'est une femme et d'autre part, ce qu'est un père vient faire trou. Ce rêve est inanalysable nous dit Freud, nous sommes dans l'au-delà du désir, là où Freud inscrit l'ombilic du rêve, l'au-delà du principe de plaisir, ce qui est de l'ordre de l'indicible, celui de la répétition de quelque chose à quoi l'on ne peut échapper, de ce qui fait trou dans le symbolique. La Mort. C'est un réel qui garde son statut de réel et qui ne peut se digérer ni dans l'imaginaire ni dans le symbolique. Le scénario que s'adresse le père est certes un retour de l'évènement traumatique, que le sujet répète dans l'espoir de symboliser l'évènement, mais c'est la confrontation avec l'horreur et pour échapper à cette horreur, il se réveille. À côté d'un tel rêve, « la 'réalité' [...] est à entendre comme une grimace du Réel »⁸.

Voyons ce qui réveille le père et que Freud lui-même interroge dans sa *Traumdeutung*⁹ : « Nous pouvons nous étonner qu'il ait pu y avoir rêve là où s'imposait un réveil précipité. Même ce rêve est l'accomplissement d'un désir. L'enfant mort s'y comporte comme s'il était vivant. Le père a prolongé un moment un sommeil qui satisfait son désir en lui montrant son enfant encore une fois vivant ».

« La réalité est abordée avec les appareils de la jouissance », ¹⁰ c'est-à-dire avec le langage, et « dès qu'on parle, il y a du refoulement. » Or, c'est juste au moment où le sujet qui rêve va se réveiller, que la rencontre entre un père et un fils, « ça rate ». Rencontre manquée, c'est ce que Lacan nous présentera dans le *Séminaire XI* comme la *tuché*. « Entre ce qui arrive, comme par hasard, l'accident, bonne ou mauvaise fortune, (le cierge qui provoque un incendie) et le sens voilé de la phrase de l'enfant, qui est la véritable réalité et nous conduit vers la pulsion qui répète quelque chose d'impossible, dans cette schize du sujet, un Réel, un impossible à symboliser à savoir : ce qu'est un père. Avec la mort de son enfant, c'est la place de père qui disparaît. »

Le réveil est une rupture, un passage d'une scène à une autre. Dans ce rêve, c'est la voix de l'enfant, convoquant le regard : « ne vois-tu pas ? », qui vient au-devant de l'autre scène, cet objet qui d'habitude présente l'objet perdu, et qui là n'est plus du tout perdu pour le sujet qui rêve – c'est ce qui produit le traumatisme et le réveil du sujet.

Pour Freud, même si ce rêve et un rêve affreux, qui réveille, il reste un accomplissement de désir : celui de voir l'enfant en vie, de pouvoir continuer à dormir et de sauvegarde la fonction du Père. Mais Lacan, qui n'a pas cette fascination pour la fonction du père, effectue une relecture de ce rêve dans le *Séminaire XI*. Dans cet appel d'un enfant à son Père, le Père est confronté à l'impossible, pour toujours, à répondre à la demande de son enfant. C'est la limite du père qui advient sous la forme du reproche : « Père ne vois-tu pas ? »¹¹

Dans son intervention au colloque *Ornicar ?* en 1980, Jacques-Alain Miller considère que si, pour Lacan, « la séance analytique peut se réduire à la scansion [...] cela tient à ce qu'elle s'assigne pour terme le réveil, pour qu'émerge le réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire » Mais, ajoute-t-il, « il faut vite les corriger (ces formules) de ceci que le réveil au réel est impossible, ce qui n'interdit pas de le prendre pour fin ».¹²

7. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, *op. cit.*, p. 141-156.

9. FREUD Sigmund, *op. cit.*, p. 434.

11. *Ibid.*, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, *op. cit.*

8. LACAN Jacques, « Télévision », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 512.

10. LACAN Jacques, *Le séminaire*, Livre XX, *op. cit.*, p. 52.

12. MILLER Jacques-Alain, « Réveil », *Ornicar ?*, *op. cit.*, p. 51.

Du cauchemar à l'interprétation : ça réveille

« **L** E RÊVE qui réveille » tel est le thème qui sera travaillé cette année au P.P.A. Il invite à prendre le rêve du côté de ce qui l'arrête, ce qui est assez original. D'habitude, on aborde le rêve du côté du déchiffrable, du côté de son interprétation, d'un *Que dis-tu de tes rêves ?* C'est prendre les choses du côté du trou dans les images et des signifiants qui s'articulent dans le songe. C'est aller du côté de l'au-delà du principe de plaisir, du côté de l'horreur qui surgit dans le cauchemar. Ce travail sur le réveil m'a conduit à partir de sa face de « voie royale » d'accès à l'inconscient pour aller vers le désir de réveil, autre nom de l'impossible lacanien que vise le trajet analytique sous transfert.

Qu'appelle t-on réveil ?

À lire Freud et Lacan sur ce thème, les couples sommeil/réveil et rêve/réalité ne vont pas tant de paire qu'il y paraît de prime abord.

Dans son enseignement, Lacan a élevé le réveil au rang de concept analytique.

Il est aussi et d'abord une expérience de l'ordre de l'intime, un éprouvé corporel, qui marque un avant et un après. Le réveil est du registre de l'éclair – « éclair de lucidité ». Il contient la notion de coupure, de rupture entre deux mondes, ou deux modalités : le monde du rêve et celui de la réalité. Cependant, chez Lacan, la réalité est « ce rêve qu'on appelle fantasme. » En effet, la réalité est bien trop appuyée sur le fantasme, fantasme défini comme rêverie diurne, pour provoquer un quelconque réveil. Lacan : « Le réveil est un éclair. Quand ça m'arrive, pas souvent, il se situe pour moi – ça ne veut pas dire que ce soit ça pour tout le monde – au moment où effectivement je sors du sommeil. J'ai alors un bref éclair de lucidité. Ça ne dure pas bien sûr, je rentre comme tout le monde dans ce rêve qu'on appelle la réalité, à savoir dans les discours dont je fais partie. »¹

Un réveil est nécessairement fugace, il est de l'ordre de l'instant et de la discontinuité. On se rapproche de la temporalité de l'inconscient qui est ouverture/fermeture, qui ne connaît pas le temps, et qui ne connaît pas la progression.

Le réveil provoqué est une expérience qui fait rupture dans l'homéostasie du principe de plaisir et nous plonge dans une certaine intranquillité.

Quel curieux désir que celui de dormir. Que recouvre t-il ?

Voici une citation de Freud, incontournable : « Il y a un seul désir que le rêve cherche toujours à réaliser, désir cependant qui peut assumer plusieurs formes et qui est celui de dormir ! On rêve pour ne pas être obligé de se réveiller, parce que l'on veut dormir. *Tant de bruit ! ...* »²

Freud nous dit que le rêve est « le gardien du sommeil », il protège du réveil, le rêve satisfait au désir de dormir, il s'agit bien de désir et non de besoin ; c'est un *Wunsch*, un *Wunsch zu schlafen*. Ainsi le rêve est-il un acte désirant, qui porte la marque singulière d'un sujet et non d'un organisme, encore moins d'un cerveau.

Selon Freud, il n'y a pas que la nuit que l'on rêve : en effet, il nomme fantasmes les rêves diurnes, et leur attribue les mêmes caractères que les rêves de la nuit – accomplissement de désirs ; – évocation d'impressions laissées par l'expérience infantile ; – bénéfique d'une certaine indulgence de la censure³.

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XXII, RSI (inédit), leçon du 11 février 1975.

2. FREUD Sigmund, *Naissance de la psychanalyse*, Paris PUF, 8^e édition, 1956, p. 251.

3. FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris, 1999, PUF, p. 419.

Freud distingue du réveil complet le léger réveil, celui qui n'empêche pas le dormeur de se rendormir aussitôt pour continuer à rêver afin de se réconcilier avec le sommeil. Dans le premier cas de figure, le déguisement du travail du rêve fait son œuvre afin que le désir inconscient soit voilé juste ce qu'il faut pour être supportable. Dans le second cas de figure, le rêve est venu troubler le repos du préconscient, qui ne peut faire son travail de déformation ni garantir la poursuite du sommeil. Le rêve fait effraction dans le principe de plaisir. Lacan en fait un indice de vérité. Il dira qu'« un rêve réveille juste au moment où il pourrait lâcher la vérité »⁴. De quelle vérité s'agit-il ? La vérité du désir qui s'ignore, mais aussi la vérité de jouissance qui affecte le corps, une jouissance indicible, au-delà des mots et du représentable, au-delà de l'imaginaire et du symbolique. Le réveil est effet de l'angoisse qui surgit de cette part de non représentable.

Ainsi, à propos du rêve « Père, ne vois-tu pas que je brûle ? », Freud met en valeur qu'on rêve pour continuer à dormir. Lacan opère un renversement quand il affirme qu'il en est de même pour le réveil, le réveil à la réalité, c'est à dire à la « représentation à laquelle une phrase fantasmatique donne armature et consistance ». Lacan le dit encore d'une autre façon en 1977 – on se réveille pour mieux continuer à rêver : « *L'inconscient est très exactement l'hypothèse qu'on ne rêve pas seulement quand on dort, mais que l'on passe ton temps à rêver.* »⁵

Il y a là une tension entre le réveil au sens de la révélation de l'inconscient et l'idée que l'on se rendort avec le fantasme.

Déjà en 1973, dans son Séminaire *Encore*, il disait qu'on ne cesse de rêver, même le jour : « Ces adultes dont, par ailleurs, il est expressément dit qu'ils ne peuvent jamais arriver à se réveiller – quand il arrive dans leur rêve quelque chose qui menacerait de passer au réel, ça les affole tellement qu'aussitôt ils se réveillent, c'est à dire qu'ils continuent à rêver. »⁶

Ainsi le réveil qui conduit au retour à la réalité n'est-t-il qu'une façon de continuer à rêver car cette réalité est interprétée par le fantasme qui lui donne sa signification. L'équivalence entre fantasme et rêve, au moins dans la névrose, indique d'une part que le désir endort et d'autre part, que le fantasme a valeur de défense contre le réel. Pour Lacan, le fantasme est le principe de réalité singulier à chacun. Il est mis en place pour permettre au sujet de continuer à dormir, pour continuer à rêver à l'existence du rapport sexuel.

À la page 442 du Séminaire sur *Le transfert* (en 1961), Lacan parle du rêve et du réveil en ces termes : « Si le premier pas vers la réalité est fait au niveau du rêve et dans le rêve, que j'atteigne à cette réalité suppose certes que je me réveille. Mais ce réveil, il ne suffit pas de le définir topologiquement en disant que ce qui me réveille, c'est quand il y a un peu trop de réalité dans mon rêve. Le réveil se produit en fait quand apparaît dans le rêve la satisfaction de la demande. Ce n'est pas courant, mais cela arrive. »

Dans *L'interprétation des rêves* (chapitre 7 « *Sur la psychologie des processus des rêves* »), il y a sur le réveil une note qui dit ceci : « Un deuxième facteur, beaucoup plus important et allant beaucoup plus en profondeur, négligé de même par le profane, est le suivant. Un accomplissement de souhait devrait certainement apporter du plaisir, Nous savons que le rêveur entretient avec ses souhaits un rapport tout particulier. Il les rejette, les censure, bref, il n'en veut pas. Un accomplissement de ceux-ci ne peut donc pas lui apporter de plaisir, mais seulement le contraire. L'expérience montre alors que ce contraire – qui est encore à expliquer – survient. »

C'est le cas du rêve d'angoisse dans lequel le surgissement du réveil vient complexifier la théorie de l'accomplissement du désir de dormir. Soit l'angoisse-réveil qui vient à la place de la censure qui a échoué à transformer le désir inconscient insupportable car trop présent.

4. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XVII, *L'envers de la psychanalyse*, p. 64.

5. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XXV, « *Le moment de conclure* », inédit, leçon du 15 novembre 1977.

6. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 52-53.

Le rêve, est-il une formation de l'inconscient, comme les autres ?

Freud écrit, toujours dans *L'interprétation des rêves* : « Le rêve est un rébus, nos prédécesseurs ont commis la faute de vouloir l'interpréter en tant que dessin. C'est pourquoi il leur a paru absurde et sans valeur. »⁷ Freud compare le rêve à des hiéroglyphes dans la mesure où il fait énigme, où il constitue une écriture imagée qui est à déchiffrer. Si on les prend (les hiéroglyphes) isolément, on n'y comprend rien. Il faut replacer le signe dans le contexte, le réseau. « C'est qu'à lui tout seul le petit signe "vautour" ne veut rien dire, il ne trouve sa valeur signifiante que pris dans l'ensemble du système auquel il appartient. » et il ajoute que « le psychanalyste n'est pas un explorateur des grands fonds, mais un linguiste, il apprend à déchiffrer l'écriture qui est là, sous ses yeux, offerte au regard de tous. Mais qui demeure indéchiffrable tant qu'on ne connaît pas les lois, les clés ». (Lacan, article de *L'express*, 31 mai 1957). Ces lois sont celles du langage. C'est le rêve comme voie royale d'accès à l'inconscient, au sens où « l'inconscient est structuré comme un langage ».

50 ans après la *Traumdeutung*, Lacan, lecteur attentif de l'œuvre freudienne, théorise l'inconscient structuré comme un langage. En effet, Freud pose dans ce livre l'hypothèse assurée de l'inconscient et il dégage les mécanismes de formation du rêve et ceux de l'accomplissement du désir. Lacan prolonge le message freudien, en s'appuyant sur Saussure et Jakobson pour démontrer les lois de l'ordre symbolique, c'est à dire les lois de fonctionnement du langage dans ces formations de l'inconscient que sont les rêves.

Les lois du fonctionnement de l'inconscient sont les mêmes que celles de l'analyse des rêves : ce sont les lois du langage. Combinaisons et substitutions, condensation et déplacement sont à l'œuvre et donnent accès au message à décoder du rêve par la transformation du contenu manifeste en contenu latent. Le message est à interpréter car le désir qu'il véhicule s'avance masqué, se faufilant sous le réseau de la métaphore et de la métonymique.

Pour Freud, le rêve est une formation de l'inconscient, mais c'est le réveil qui est du côté de la discontinuité, celle qui surgit avec les autres formations de l'inconscient que sont le lapsus, le mot d'esprit : tel un surgissement d'un bout de réel qui ne se rencontre pas avec le signifiant, telle la part de réel du symptôme dont on ne veut rien savoir.

Le rêve d'angoisse est-il un rêve plus réel que les autres ?

Il est des rêves qui confrontent le sujet rêveur à un point qui cause le réveil. Ce réveil provoqué par le rêve est-il angoisse, horreur, vérité trop crue c'est-à-dire trop pulsionnelle pour être supportée ? Ce point qui vient marquer un arrêt au récit fictionnel du rêve est une rupture dans le montage signifiant qu'est le rêve, qui indique un quelque chose, qui d'une part affecte le corps et d'autre part est de l'ordre de l'indicible, de l'ordre du non signifiant : c'est le réel du rêve. Là, il n'y a pas de sens caché à déchiffrer.

Avec les rêves traumatiques, qui se répètent, Freud théorise l'angoisse comme un signal de danger, un danger pulsionnel, le danger de la trop grande proximité avec l'horreur qui n'a pas de mots. Le rêveur se réveille angoissé car dérangé par ce trop de proximité de sa vérité qui ne peut que se mi-dire, que s'approcher voilée. Lacan théorise l'objet *a*, cet impossible à subjectiver qui surgit par son trop de présence et qui déclenche l'angoisse, donc le réveil, est ici à la fois un évitement et un signal de la rencontre de cet objet *a*. Dans le *Séminaire XI*, Lacan parle du cauchemar comme l'expérience de rencontre avec le vrai Autre c'est-à-dire le réel. Le réveil est fuite devant l'insupportable de la rencontre avec l'objet qu'est le rêveur dans le désir de l'Autre.

7. FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves*, op. cit., p. 242.

« L'homme avec l'analyste se réveille ». ⁸

Tout d'abord il est à noter que Lacan dit que c'est avec l'analyste, et non avec l'analyse, que l'homme se réveille. En effet, l'analysant ne fait pas son analyse tout seul. Cela rejoint ce que j'ai évoqué tout à l'heure du couple analytique...

Une citation de Lacan que j'aime beaucoup oriente l'évolution de la théorisation de l'interprétation dans son enseignement « J'ai quand même le droit, tout comme Freud, de vous faire part de mes rêves. Contrairement à ceux de Freud, ils ne sont pas inspirés par le désir de dormir. C'est plutôt le désir de réveil qui m'agite. » On trouve cette phrase dans « La Troisième », publiée dans *La Cause freudienne*, n° 79, 2011.

En quoi l'analyse est-elle une expérience de réveil ?

L'analyse va à l'encontre de la pente naturelle à vouloir dormir, au sens de ne pas vouloir savoir. L'interprétation par son effet de surprise, son effet d'inattendu lié au surgissement d'un signifiant nouveau, par la chute d'une identification... produit/opère une rupture avec le ronron du discours qui endort. Il s'agit là de l'interprétation qui ne rajoute ni du sens ni du savoir en plus. C'est l'interprétation qui joue de l'équivoque signifiante pour aller vers le hors-sens.

Dans une leçon de son cours « L'orientation lacanienne. La fuite du sens », Jacques-Alain Miller déplie en quoi l'interprétation a évolué dans l'enseignement de Lacan vers le désir d'obtenir un certain réveil de l'analysant, ou du moins le désir de viser le désir de réveil chez l'analysant.

Il y a l'interprétation, au sens d'écoute, traduction, lecture, déchiffrement. C'est la version imaginaire nouée au symbolique de l'interprétation. Dans ce champ-là, certains mots réveillent, des mots prononcés, des mots entendus d'une nouvelle façon, ouvrant au desserrage ou à la pluralité des signifiés possibles pour un signifiant.

Et puis, il y a la part qui inclut, ou implique le réel : c'est cette modalité de l'interprétation dans l'analyse qui convoque le réveil. Mais de quel réveil s'agit-il ? Est-ce le réveil lié à un intérêt poussé par ce qui cause le désir ? Est-ce le réveil qui permet de sortir de l'ennui ? Il s'agit de l'interprétation qui se rapproche de ce qui intervient dans le réveil causé par le cauchemar. C'est la version éloignée de ce qui est intéressant et attirant. Au contraire, le réveil qui a partie liée à ce qui fait horreur, lié à ce dont on voudrait ne rien savoir, au point que cela nous sort du cauchemar pour l'éviter et continuer à rêver les yeux ouverts, mais allégé de l'horreur du cauchemar grâce au parcours analytique sous transfert.

L'interprétation analytique vise ce point de réel, même s'il est de l'ordre de l'impossible. Même si Lacan dit « L'homme ne se réveille jamais. ».

Ainsi le réveil est un des noms du réel en tant que l'impossible lacanien.

Nous ne pouvons pas sortir des effets de sens à partir desquels nous construisons notre petit monde, ou en tout cas jamais complètement ni définitivement, sinon c'est la mort. Le réveil total est la mort.

Ainsi, le réveil n'a rien de naturel, il est même contre nature dans la pratique de la psychanalyse, nous dit Jacques-Alain Miller. En effet, la pente de la psychanalyse porte le sujet au plaisir. C'est pourquoi Lacan a raccourci la séance, a fait varier sa durée, dans la visée de la réduire à une scansion, à une coupure dans le plaisir de la recherche du sens, encore et encore.

8. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre XII, *Le transfert*, Paris, Seuil, 2001, p. 442.

Lacan avait l'idée qu'un discours est endormant, et encore plus lorsqu'on est pris par la compréhension. Aussi conseillait-il aux analystes de « se garder de comprendre ».

Cet effet d'endormissement du signifiant et de tout discours est valable bien entendu pour le discours de l'analysant, pour lui-même et pour l'analyste quand il s'abandonne à l'écoute de son analysant – c'est d'ailleurs une caricature fréquente... En ce sens, Jacques-Alain Miller parle d'hypnose à l'envers. Il y a une tendance naturelle, du fait de la parole qui noue les deux partenaires du couple analytique, à « roupiller ensemble ». D'où l'idée de la coupure dans le blabla qui endort, par une fin de séance qui fasse scansion, qui fasse coupure dans la routine et l'*automaton* des séances et de l'association libre. Que la séance soit réduite à être une scansion cible le réel, même si celui-ci est impossible. Les séances courtes visent à inspirer à l'analysant le désir de réveil. Elles visent à produire du dérangement dans l'interminable série des significations, voire quelque impatience pour celui qui ne demande qu'à rester encore le patient qu'il a toujours été. Tout comme il y a un plaisir à déchiffrer nos rêves, il y a une pente naturelle qui mène tout droit au plaisir dans l'analyse. Il s'agit de contrarier un peu cette homéostasie du plaisir pris dans l'analyse infinie.

La séance courte, « Cela tient à ce qu'elle s'assigne pour terme le réveil : non pas que cesse le symptôme, qui ne cesse de s'écrire, mais qu'émerge le réel qui ne cesse pas de ne pas s'écrire. »⁹ Puisque le réveil au réel est impossible, il est donc exigible.

9. *Ibid.*, p. 51.

Un rêve... n'est qu'un rêve

L'INTERPRÉTATION DES RÊVES (*Die Traumdeutung*) est un ouvrage de Sigmund Freud publié fin 1899, mais daté de 1900. Le XII^e Congrès de l'Association mondiale de psychanalyse, qui aura lieu en 2020 en Argentine, soit cent-vingt ans plus tard, a pour titre : « Le rêve. Son interprétation et son usage dans la cure lacanienne ». On notera la bipartition : « son interprétation », qui renvoie au sens et « son usage », qui renvoie à ce à quoi il sert, que sert-il ? Le rêve au singulier se lie au rêveur, à un corps qui rêve et qui parle de ce rêve à son analyste. Le rêve s'enchaîne ainsi au corps parlant et à ce qui, de l'inconscient, se vérifie quand nous analysons le « parlêtre ».

Mettons au travail cette bipartition : interprétation-usage, qui n'est pas sans faire écho au binaire freudien *Sinn-Bedeutung* – *Sinn* désignant l'effet de sens et *Bedeutung* le rapport au réel.

Freud a compris que c'était dans le champ du rêve qu'il devait trouver confirmation de ce que lui avait appris son expérience de l'hystérique. Il y a des pensées dans l'au-delà du champ de la conscience – *die Gedanken* – les pensées du rêve. Il nous invite à intégrer au texte du rêve, le « colophon du doute », colophon vient du grec ancien *κολοφών* : « couronnement, achèvement », désigne la note finale d'un manuscrit ou d'un livre imprimé, principalement pour les incunables. Freud s'adresse au sujet pour lui dire : « Ici dans le champ du rêve, tu es chez toi. *Wo es war, soll Ich werden.* »¹ Ce n'est pas du moi dont il s'agit, bien sûr, mais du sujet, du sujet divisé par le langage et Lacan associe « Là où c'était, depuis toujours, le rêve [...] Là où c'était, le *Ich*, le sujet doit advenir. »²

1. Le rêve freudien

Le point de départ de Freud est de penser le rêve comme une formation psychique. La construction du rêve obéit aux mêmes règles que celle du symptôme névrotique, et parallèlement, la solution de l'énigme du rêve et la résolution du symptôme obéissent au même décryptage, au même déchiffrement. Ce sont des formations de l'inconscient, ils ont la même grammaire, la même structuration ; c'est une mise en fonction du langage. En 1905, Freud peut dire que le rêve bénéficie de l'analyse du symptôme hystérique en tant que message chiffré, structuré « comme » un langage. Il traite alors le rêve comme un « symptôme de compromis » entre pulsion et défense.

« Le rêve est l'accomplissement (déguisé) d'un désir (réprimé, refoulé).³ » Les névroses nous apprennent « que la représentation inconsciente ne peut, en tant que telle, pénétrer dans le préconscient et qu'elle ne peut agir dans ce domaine que si elle s'allie à quelque représentation sans importance qui s'y trouvait déjà, à laquelle elle transfère son intensité et qui lui sert de couverture. C'est là le phénomène du transfert⁴ ». Freud apprendra à ses dépens que le rêve traduit aussi bien un désir de reconnaissance, une demande d'interprétation, il est lui-même signe du transfert. Les pensées du rêve ne sont que des vœux, elles se rapprochent des rêveries diurnes. Mais par le travail du rêve, il y a quelque chose en plus ; c'est la « création d'un sens nouveau », souligne Carolina Koretzky.⁵

1. LACAN Jacques, *Le Séminaire* Livre XI, « Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse », Paris, Seuil, 1973, p. 45.

2. *Ibid.*

3. FREUD Sigmund, *L'Interprétation des rêves*, Paris, PUF, 1976, p. 145.

4. *Ibid.*, p. 478-479.

5. KORETZKY Carolina, *Le réveil, une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, 2012, p. 34.

Le rêve de l'injection faite à Irma

À propos du rêve inaugural – fait en juillet 1895 – de l'injection d'Irma, le rêve des rêves, Lacan précise qu'« il y a deux opérations – faire le rêve, et l'interpréter ». ⁶ Interpréter est une opération dans laquelle l'analyste intervient, mais il intervient aussi dans la première opération. Nous sommes déjà, en tant qu'analyste, dans la vie du sujet. Nous sommes déjà dans son rêve.

Au plan phénoménologique le rêve se divise en deux parties :

– La première partie aboutit au surgissement de l'image terrifiante, le fond de la gorge, c'est le point d'innommable, objet primitif par excellence, nous dit J. Lacan. C'est aussi bien l'image de la mort où tout vient se terminer. Il y a donc apparition angoissante d'une image, qui révèle du réel dans ce qu'il a de moins pénétrable, du réel sans médiation possible, mise en image d'un réel qui ne peut être symbolisé. C'est l'angoisse de Freud, et son silence, devant le trou sans fond de la gorge d'Irma, qu'il repère comme l'« ombilic du rêve ». On est ce devant quoi tous les mots s'arrêtent et toutes les catégories échouent. C'est l'objet d'angoisse par excellence. L'ombilic du rêve sert à désigner un trou, quelque chose « qui se spécifie de ne pouvoir être dit en aucun cas, quelle qu'en soit l'approche, d'être [...] à la racine du langage ⁷ ». Il y a, dans l'inconscient, quelque chose d'opaque à la dialectique du désir.

– Quand il arrive à l'extrême de son désir, là où il devrait se réveiller, s'il n'était pas un dur, comme le souligne J. Lacan, Freud est pris par une telle passion de savoir, qu'il passe outre. La rencontre avec ce point d'horreur ne réveille pas Freud. Au lieu de se réveiller, il fait appel ses confrères et on arrive à la seconde partie du rêve où entrent en scène les amis et confrères par leur discours incohérent, leurs bavardages; c'est « l'immixtion des sujets ». Lacan parle de l'émergence de la parole comme médiatrice. Ce n'est pas le sens qui importe, mais le discours comme tel, la fonction de la parole. Avec la mise en scène des trois « bouffons », c'est l'entrée de la série des identifications qui structurent son moi. Ces trois personnages sont, pour Freud, des repères qui le soutiennent *dans* les moments difficiles. La culpabilité cesse de le torturer. On voit là la fonction médiatrice et apaisante du symbolique.

Au moment où le sujet est plongé dans le chaos le plus total, apparaissent les trois amis et leur discours, qui est discours au-delà du sens, c'est-à-dire discours comme tel, puis, écrit en caractères gras comme sur un écran, surgit la formule de la triméthylamine. Tel un oracle, la formule ne donne aucune réponse à quoi que ce soit, son caractère énigmatique est bien la réponse à la question du sens du rêve. La réponse est un mot en tant que matérialité et non pas en tant que sens, une écriture au-delà de l'ombilic du rêve. Le véritable désir inconscient de ce rêve, c'est la recherche du mot.

Freud fait du désir ultime de ce rêve le désir de se décharger de la responsabilité de l'échec du traitement d'Irma. La passion de savoir, au centre de ce rêve, qui le pousse à « dépasser » le point d'horreur, le conduit vers la vision du fond de la gorge d'Irma. Serge Cottet note l'identification de Freud à Œdipe, déchiffreur d'énigmes, qui paye le prix de son désir de voir et de savoir la vérité en rencontrant l'horreur ultime.

L'unerkannt, l'inconnu du rêve, l'ombilic freudien, n'est pas le réel. « Le rêve ne jouit que du sens et du non-sens. En aucune façon la pulsion n'y trouve son compte. Seule l'angoisse indique l'impossible franchissement d'une limite. On se réveille alors pour continuer à rêver ou pour se rendre chez l'analyste, à qui l'on raconte ses rêves. » ⁸ précise Serge Cottet.

6. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, Livre II, « *Le moi dans la théorie de Freud et dans la technique de la psychanalyse* », Paris, Seuil, 1980, p. 183.

7. LACAN Jacques, « L'ombilic du rêve est trou. Lacan répond à Marcel Ritter », *La Cause du désir*, n° 102, p. 36.

8. COTTET Serge, « Les limites de l'interprétation du rêve chez Freud », *La Cause freudienne*, n° 32, Paris, Navarin, p. 125 et 130.

Le désir inconscient, *der Wunsch*, a besoin de la chaîne signifiante pour arriver à se dire. Du côté de la dialectique du transfert, l'Autre, avec un grand A est le lieu de déploiement de la parole, l'« autre scène » dont parle Freud dans la *Traumdeutung*. « Le désir du rêve n'est pas assumé par le sujet qui dit "Je" dans sa parole. Articulé au lieu de l'Autre, il est discours. »⁹

Le rêve n'est pas l'inconscient, dit Freud, mais sa voie royale. Ce qui intéresse Freud, c'est son élaboration, c'est-à-dire la structure de langage. Structure qui se présente de manière binaire, c'est le mode structuraliste, le mode saussurien, S₁, S₂, « un signifiant représente le sujet pour un autre signifiant ». Si le rêve est métaphore du désir, c'est que quelque chose est passé au sens, et de ce passage résulte ce que Freud a appelé *Wunsch*, le souhait, le vœux, dont Lacan souligne qu'ils peuvent être pieux, contrariants, farceurs, il s'agit d'un désir insatisfait. Le désir, que Freud isole dans le rêve révèle la dimension du manque; un « manque-à-être » du sujet, qui se présente comme un « manque-à-jouir ».

C'est à partir de *l'Esquisse d'une psychologie scientifique*, écrite en 1895, manuscrit non publié par son auteur, que Freud essaya une représentation de l'appareil psychique en langage de neurophysiologie, conception que l'on trouve dans « *L'interprétation des rêves* » au chapitre VII.

Il oppose le processus primaire au processus secondaire, le « principe de plaisir » au « principe de réalité ». Deux processus : le processus psychique « primaire » – c'est une fiction théorique – s'efforce de faire décharger l'excitation; il vise une identité de perception. Le processus « secondaire » vise une identité de pensée. Alors vient sous la plume de Freud l'expression « *Kern unseres Wesen* », le noyau de notre être. « Cette apparition tardive des processus secondaires fait que le noyau de notre être, constitué par des impulsions de désirs inconscients, reste à l'abri des atteintes et des inhibitions du préconscient. »¹⁰ Lacan s'est emparé de cet hapax – J.-A. Miller souligne qu'il n'y en a qu'une seule occurrence dans l'œuvre de Freud. Il s'en est emparé pour dire que l'action de l'analyste va au cœur de l'être, et qu'à ce titre lui-même y est impliqué. « Les contenus de l'inconscient ne nous livrent en leur décevante ambiguïté nulle réalité plus consistante dans le sujet que l'immédiat; c'est de la vérité qu'ils prennent leur vertu, et dans la dimension de l'être : *Kern unseres Wesen*, les termes sont dans Freud. »¹¹

Où s'inscrit exactement cette expression de *noyau de notre être*? Elle s'inscrit dans la différence, dans l'écart entre les deux processus psychiques, primaire et secondaire. Un appareil psychique qui ne procéderait que du processus primaire, cela n'existe pas, c'est une fiction théorique. Mais le caractère de fiction n'empêche pas de penser que des processus secondaires se développent après. Il s'agit donc d'une orientation temporelle. Et entre les deux, il y a une lacune, un écart.

Les processus secondaires inhibent, corrigent, dominant les processus primaires. Il y a l'idée qu'il y a du primaire et que vient comme par-dessus s'implanter un appareil, qui opère sur cette donnée première, ce qui explique qu'il y ait quelque chose comme l'inconscient, que l'inconscient ne soit pas à livre ouvert. Le « noyau de notre être » est au niveau primaire et serait constitué, de « mouvements désirants inconscients »¹².

On peut ainsi situer l'ontologie freudienne : le noyau de notre être est de l'ordre du désir, désir qui reste impossible à saisir et à réfréner en dépit du secondaire qui s'implante. La réalité psychique est obligée de se plier au désir inconscient. Maîtrise impossible, il est seulement permis aux processus secondaires de faire dévier les processus primaires vers ce qu'il appelle des buts plus élevés. C'est ce que Freud appellera plus tard la sublimation.

9. LACAN Jacques, « *La direction de la cure* », *Écrits, op. cit.*, p. 629.

11. LACAN Jacques, « L'instance de la lettre dans l'inconscient », *Écrits, op. cit.*, p. 518.

10. FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves, op. cit.*, p. 513.

12. FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves, op. cit.*, p. 513.

Lacan énonce qu'« il y a une distance entre le réel et le sens qui lui est donné »¹³. Cette distance sépare deux ordres : celui du réel et celui du sens. Il voudra même y reconnaître une liberté du sujet, le réel ne décide pas du sens.

2. Le rêve lacanien, son usage

Un rêve nous intéresse-t-il au sens freudien comme « réalisation d'un désir », désir caché, inconscient ? Ou bien est-il déjà la réalisation d'un désir, sa réalisation ? Le rêve comme réalisation, non d'un désir, mais de désir. Pour Lacan, le désir du rêve n'est rien d'autre que le désir de prendre sens, c'est là que l'acte de l'analyste peut trouver sa place. À cet égard le rêve, tout comme le symptôme, demande à être complété par l'analyste, ce qui précisément n'est pas interpréter le rêve.

Lacan ne se satisfait pas de définir le « noyau de notre être » par le désir inconscient. Son premier enseignement repose sur le manque-à-être et sur le désir d'être. C'est l'interprétation qui reconnaît le désir sous-entendu et qui l'exhibe. Mais il y a un autre régime de l'interprétation, qui porte non sur le désir mais sur sa cause ; c'est une interprétation qui traite le désir comme une défense contre le réel, qui traite le manque-à-être comme une défense contre ce qui existe, au contraire du désir qui est manque-à-être. Ce qui existe, c'est ce que Freud a abordé par les pulsions et à quoi Lacan a donné le nom de jouissance.

Dire, avec Freud, que les pulsions sont mythiques n'est pas les renvoyer à l'irréel. Il y a du réel sous le mythe et le réel qu'il y a sous le mythe pulsionnel, c'est la jouissance. Lacan déplace le point d'application de la pratique analytique du désir à la jouissance. À l'appel dans le transfert fait à l'analyste de livrer une interprétation, ce dernier ne peut répondre que comme il le ferait de tout énoncé produit par l'analysant : « un rêve après tout, n'est qu'un rêve »¹⁴.

Je vous propose de terminer mon propos par une question, qui va orienter les débats au Congrès de l'AMP. Dans le Séminaire *Le sinthome*, Lacan se dit, comme Joyce, un hérétique de la bonne façon, « celle qui, d'avoir reconnu la nature du sinthome, ne se prive pas d'en user logiquement, c'est-à-dire d'en user jusqu'à atteindre son réel, au bout de quoi il n'a plus soif »¹⁵. C'est par l'équivoque uniquement que l'interprétation opère, mais pour cela il faut qu'il y ait quelque chose dans le signifiant qui résonne. Si le rêve n'est pas seulement une formation de l'inconscient, peut-on appliquer cet usage au rêve ? Que signifierait de ne pas se priver d'en user « logiquement », jusqu'à plus soif ? Peut-être faut-il que le corps y soit sensible ? « Les pulsions, c'est l'écho dans le corps du fait qu'il y a un dire. »¹⁶ Le rêve s'avèrerait alors toujours singulier, au Un par Un, pour s'extraire du rêve commun de l'humanité.

13. LACAN Jacques, « Discours de Rome », *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 136.

14. LACAN Jacques, « La direction de la cure », *Écrits, op. cit.*, p. 620.

15. LACAN Jacques, « De l'usage logique du sinthome » *Le Séminaire*, Livre XXIII, « *Le Sinthome* », Paris, Seuil, 2005,

16. *Ibid.* p. 17.

« J'ai rêvé dans la grotte où nage la Syrène... Et j'ai deux fois vainqueur traversé l'Achéron » *

FILS D'ÉTIENNE LABRUNIE et de Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, l'enfant naquit un 22 mai 1808 à Paris, Le 23, il fut baptisé et sitôt accompagné chez la nourrice, dans le Valois, près de Mortefontaine, creuset de sa famille maternelle.

Nommé médecin ordinaire de la Grande armée en décembre de la même année, le père rejoignit son poste en Allemagne début janvier, accompagné de sa femme – qui mourut deux ans plus tard, « d'une fièvre contractée en traversant un pont chargé de cadavres »¹ et fut enterrée à Gross-Glogau (Silésie). L'enfant fut conduit chez son grand-oncle, héritier du clos de Nerval à Mortefontaine.

Après la Bérézina (il a 5 ans), sans nouvelles du père, la famille inquiète entame des recherches qui aboutirent, deux ans plus tard, à l'irruption de trois officiers à la porte de la maison : « Le premier m'embrassa avec une telle effusion que je m'écriai : *Mon père !... tu me fais mal !* De ce jour, mon destin changea. »²

En effet, arraché à ces magnifiques paysages du Valois désormais idylliques, où il a goûté à la tendre affection de ses proches et aux joies des amours enfantines, a appris les danses, les chants, l'art théâtral, l'archerie, l'histoire et des légendes ancestrales³, il est ramené à Paris sous la férule de ce militaire inconsolable de son veuvage, sombre et silencieux rescapé de la Bérézina, modulant sans répit, accompagné de sa guitare, les chansons de son autrefois. Le garçon de sept ans se soumet sans révolte à ce père fermement décidé à l'éduquer à ses « devoirs » et à le forger à l'endurance. Toute sa vie, Gérard lui gardera ce respect que l'on voue alors au père et cette révérence qu'on accorde aux héros.

Lecteur vorace à la mémoire sans faille, il apprend le latin et le grec avec des précepteurs, des bribes d'allemand avec son père : « Cette langue qui, dans la pensée du docteur, devait servir son fils pour la carrière diplomatique (... mais) allait ramener Gérard vers le rêve nébuleux des romantiques allemands. »⁴ Puis, il intègre le lycée Charlemagne où il excelle. Il écrit beaucoup, en prose, en vers, étudie la calligraphie et à dix-huit ans, après ses humanités, publie *L'Académie ou les membres introuvables*, satire contre les Immortels, tandis qu'il se met à la traduction du *Faust* de Goethe, publié sous le nom de traducteur de « Gérard » (1828), et à laquelle l'auteur en personne lui répond par ces mots : « Je ne me suis jamais si bien compris qu'en vous lisant. »⁵ Une deuxième traduction paraîtra en 1835.

Après ses humanités, pour complaire à son père, il s'inscrit à la faculté de médecine – qu'il fréquentera peu, tout occupé d'activités littéraires, éditoriales et journalistiques intensives. À la demande de son mentor et ami Victor Hugo, il participe activement à la bataille d'Hernani (février 1830). Cette année-là, il apprend la mort du « dernier des Condé » (amant et protecteur de Sophie Dawn, baronne Louis-Adrien de Feuchères) et fonde le « Petit cénacle » avec ses amis. En 1832 (24 ans), il accompagnera néanmoins son père, ou ira seul, en visite auprès des victimes de l'épidémie de choléra qui dévaste Paris. Fin 1834, il quitte le domicile paternel : ayant hérité un petit capital au décès de son grand-père maternel, il fait un long voyage en Italie et au retour,

* DE Nerval Gérard, *El Desdichado*, Œuvres, t. I, Paris, Gallimard, 1966, p. 3.

1. DE Nerval Gérard, « Promenades et souvenirs », *Ibid.*, p. 135.

2. Son premier biographe, Aristide Marie, a intitulé cette enfance de « Semences mystiques ». A. Marie, *Gérard de Nerval, le poète, l'homme*, Slatkine, Genève, 1980, réédition de l'édition de Paris, 1914.

3. *Ibid.*, p. 28.

4. DE MIRECOURT Eugène, *Gérard de Nerval*, Paris, Gustave Llavard éd., 1858, cité par A. Marie, *op. cit.*, p. 33 : « Que lisez-vous-là, maître, demanda Eckermann. – Une traduction de mon Faust en langue française [...] Cette traduction est un véritable prodige de style. Son auteur deviendra des plus purs et des plus élégants écrivains de France. Je n'aime plus le *Faust*

en allemand mais dans cette traduction, tout agit de nouveau avec fraîcheur et vivacité [...] Je vous le répète, ce jeune homme ira loin. »

5. DE Nerval Gérard, Œuvres complètes, Paris, Gallimard, La Pleïade, 2014, t. III, p. 3 sq.

lui et ses amis les plus chers s'inventeront une vie de « Bohème galante »⁶, qui trouvera son apogée avec la « Nuit des truands » (octobre). Il est joyeux, fantasque, généreux et prodigue. Il crée également le *Monde dramatique*, afin de soutenir la carrière de l'actrice *Marguerite Colon* (nom de scène : Jenny Colon) – journal qui épuisera le reste de son héritage.

Dès la traduction – ou plutôt la transposition – de la tragédie de *Faust*, la corrélation est établie pour Gérard entre « l'autre scène » (Freud) et la scène théâtrale : pour les besoins de son métier de journaliste critique dramatique, il fréquente assidûment les théâtres parisiens, et écrira – ou réécrira – nombre de pièces. En collaboration avec Alexandre Dumas et le compositeur Hippolyte Monpou, il crée l'opéra *Piquillo* pour « la chanteuse à la voix de cristal, l'artiste aux cheveux d'or » (Jenny Colon). Avec Théophile Gauthier, il se propose de rédiger les *Confessions galantes de deux gentils hommes périgourdiens*, sous la forme d'une relation de voyage, dont l'avance de l'éditeur leur permet de partir en Belgique (24 juillet-25 septembre 1837). Sur le chemin du retour, Gérard tombe malade, avec une rechute à Presle (à quelques kilomètres de Mortefontaine). C'est pendant ce voyage qu'a eu lieu (le 11 septembre), à sa demande, le transfert des corps de deux de ses parents maternels de la fosse de Montmartre au Clos de Nerval, à Mortefontaine. Au cours de ce périple, Gauthier, relatant leurs frasques, écrit à un ami : « Gérard est incohérent et se fait mettre à la porte de partout à cause de son priapisme. »⁷

Jenny (Marguerite) Colon

Enchanté par la Scène, épris de l'actrice depuis le début des années trente, il ne l'approche, semble-t-il, qu'après ces deux mois belges. Les lettres enflammées qui nous sont parvenues s'étalent de fin 1837 au début de 1838, date de la rupture. Déjà y pointe ce qui deviendra la hantise du double : « En vous parlant [...] je faisais ainsi la parodie de mes propres émotions ; il me semblait qu'il était question d'un autre, et que je vous disais : Voyez ce rêveur, cet insensé, qui vous aime si follement !... »⁸ Et de la mort : « Tout mon bonheur est de vivre, et serait de mourir pour vous. Mourir, grand Dieu ! [...] comme s'il n'y avait que ma mort qui fut l'équivalent du bonheur que vous me promettez : La Mort ! ce mot pourtant ne répand cependant rien de sombre dans ma pensée [...] J'ai rêvé quelquefois qu'elle m'attendait en souriant au chevet d'une femme adorée [...] »⁹

Et de lui relater l'épisode du Pausilippe, qu'il situe trois ans auparavant, soit lors de son voyage en Italie : après la rencontre, écrit-il d'une « femme qui m'avait présenté votre vaine image [...] » dont l'amant était un *officier* (père), et qui « m'avait offert tout le plaisir qui peut exister en dehors des émotions de l'amour. Mais l'amour manquant, tout cela n'était rien. » Au sortir de la maison de la belle aux aurores, il conçoit de « gravir le Pausilippe au-dessus de la grotte » : « Je marchais à grands pas, je courais, je descendais les pentes, je me roulais dans l'herbe humide, mais dans mon cœur, il y avait l'idée de la mort [...] La montagne était coupée comme une falaise, la mer grondait en bas, bleue et pure ; ce n'était qu'un moment à souffrir. Oh ! l'étourdissement de cette pensée fut terrible. Deux fois je me suis élancé et je ne sais quel pouvoir me rejeta vivant sur la terre que j'embrassai. »¹⁰ Derrière l'exaltation désordonnée surgit le terrible attrait de la mort.

6. Il ajoute : « Pour Fritz (Gérard), l s'avisait d'un moyen de dormir, qu'un autre eût employé pour se tenir éveillé : il noua son foulard par les deux bouts à la vache (porte-bagage) de la voiture, passa son mufle dans cette espèce de licol, et but bientôt,

à pleine gorgées, à la noire coupe du sommeil. Ce qui m'a beaucoup surpris, c'est qu'il ne se soit pas étranglé bel et bien ; apparemment que Dieu, toujours bon, toujours paternel, veut lui épargner la peine de se pendre lui-même. »

7. *Œuvres I, op. cit.* p. 758.

8. *Ibid.*, p. 758.

9. *Ibid.*, p. 759-760.

10. « Promenades et souvenirs », *Œuvres I, op. cit.*, p. 680-681.

La mère – les origines

«(Ma mère) est morte à 25 ans des fatigues de la guerre, d'une fièvre qu'elle gagna en traversant un pont chargé de cadavres où sa voiture manqua d'être renversée. Mon père, forcé de rejoindre l'armée à Moscou, perdit plus tard ses lettres et ses bijoux dans les flots de la Bérésina. Je n'ai jamais vu ma mère, ses portraits ont été perdus ou volés; je sais seulement qu'elle ressemblait à une gravure du temps, d'après Prud'hon ou Fragonard, qu'on appelait Modestie. La fièvre dont elle est morte m'a saisi trois fois, à des époques qui forment dans ma vie, des divisions singulières, périodiques. Toujours à ces époques, je me suis senti l'esprit frappé des images de deuil et de désolation qui ont entouré mon berceau.»¹¹ Il tient donc ses fièvres de Marie-Antoinette-Marguerite Laurent, elles sont héréditaires. De même: «Mon sourire enfantin rappelait celui de ma mère et mes cheveux blonds ondulés couvraient avec caprice la grandeur précoce de mon front.»¹² Ce prénom de Marguerite revient, lancinant, tout au long de sa vie: La généalogie «fantastique» qu'il commencera avant, et terminera pendant son premier séjour chez le D^r Évariste Blanche, remonte jusqu'à Henri IV et à la reine Marguerite de Valois, «la Reine des grandeurs, la grandeur des esprits, la noble des fleurs»; dans le *Faust* de Goethe déjà, Marguerite va jusqu'à effeuiller la marguerite... Il a cherché son pseudonyme dès 1831, où il signe d'abord Gérard, Gérard La Brunie de Nerval, puis Gérard de Nerval (anagramme de Lauren(t)) – du nom du clos de Nerval, où sont enterrés ses parents (sauf Marguerite) et dont il s'engagera, miséreux, endetté, à acheter la part qui revenait à sa tante. Mais plus encore, ses lectures de jeunesse, amplifiées par sa soif d'érudition, vont l'entraîner dans le tourbillon des nixes, des gnomes et de la Lorelei, des contes d'Hoffman en passant par Swedenborg, les mystiques, les aventures d'Ulysse, le *Songe et le coq* de Lucien (métempsychose), les épreuves d'Enée, dont la descente aux enfers, la *Divine comédie* du Dante, les «Illuminés» du XVIII^e siècle (Cazotte, entre autres, dont Lacan reprendra le *Che vuoi?* au centre de son Graphe du désir, au point de l'angoisse). Et son voyage en Orient, minutieusement documenté, l'entraînera vers la Reine de Saba, la déesse Isis, les tombeaux des pharaons et toutes les merveilles, magies, croyances et superstitions – à la recherche désespérée de la Mère originelle. Il remontera même jusqu'à Lilith, première femme d'Adam, et au-delà.

Et chez les femmes dont il tombe amoureux fou, il «reconnaît» toujours un détail, une chevelure, un regard, une voix... qui le met dans un tel état d'extatique excitation qu'il devient muet ou incohérent: «Je ne pus ensuite retrouver dans nos entretiens le diapason de mon style (écrit).»¹³

Dans l'œuvre du D^r Lacan, le nom de Nerval apparaît une fois, une seule, à propos du Président Schreber, dont il dit: «S'il est assurément écrivain, il n'est pas poète [...] il ne nous introduit pas à de nouvelles dimensions de l'expérience que nous avons chaque fois que, dans un écrit, nous sommes introduits à un monde qui est à la fois quelque chose auquel nous accédons et qui est autre que le nôtre, mais qui nous donne la notion de présence d'un être, d'un certain rapport fondamental qui devient aussi bien de par là-même désormais le nôtre, qui fait que dans Saint-Jean de la Croix, nous ne pouvons plus douter de l'authenticité de l'expérience mystique – comme chez Proust et Gérard de Nerval –, qui assurément est la poésie qui s'appelle création par un sujet qui là assume un nouvel ordre de relation symbolique au monde.»¹⁴

11. Œuvres I, p. 137.

12. *Aurélia*, Œuvres complètes III, *op.cit.*, p. 697.

13. LACAN Jacques, *le Séminaire*, Livre III, *Les psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 91.

14. *Aurélia*, *op. cit.*, p. 695.

Le style de Nerval, qui influencera Baudelaire, Rimbaud, Proust et Mallarmé, son imagination inépuisable, la précision de chaque terme, le phrasé, la puissance évocatoire de ses visions – voilà sa plume, son arme. Sans cesse, il reprend une phrase déjà écrite, un vers, une lettre, pour les remanier et les mettre « au diapason de son style ». Et c'est avec un courage indomptable qu'il s'en sert pour lutter contre la puissance innommable – « C'est une sensation, écrit-il, impossible à décrire », qui le fascine et le détruit. Si le désir est un enfer, il va l'affronter, traverser l'Achéron. Il analyse ses rêves, revient sur les restes diurnes, invente sa propre logique.

Pour lui le rêve est « une seconde vie ». « Je n'ai pu percer sans frémir les portes d'ivoire et de corne qui nous séparent du monde invisible. Les premiers instants du sommeil sont l'image de la mort; un engourdissement nébuleux saisit notre pensée, et nous ne pouvons déterminer l'instant précis ou le moi, sous une autre forme, continue l'œuvre de l'existence [...] Je vais essayer de transcrire les impressions d'une longue maladie [...] Parfois, je croyais ma force et mon activité doublées; il me semblait tout savoir, tout comprendre; l'imagination m'apportait des délices infinies. En recouvrant ce que les hommes appellent la raison, faudra-t-il regretter de les avoir perdues ? »¹⁵ Ainsi commence-t-il son dernier « roman », *Aurélia*, auquel il travaille à Passy, dans la maison du D^r Blanche (Étienne, le fils du premier), dans les moments où les « illusions » s'apaisent. Il détaille les circonstances de sa première crise – vers minuit, marchant dans sa rue en suivant son étoile, quand « levant les yeux par hasard », il a vu le numéro d'une maison, qui était celui de son âge. Aussitôt, il voit une femme « au teint blême et aux yeux caves, qui (lui) semble avoir les traits » d'Aurélia : « Je me dis : c'est sa mort ou la mienne qui m'est annoncée. » Il décide que c'est la sienne propre. Suit le rêve, puis la phrase fameuse : « Ici a commencé pour moi ce que j'appellerai l'épanchement du songe dans la vie réelle. »¹⁶ Le manuscrit se termine par ces mots : « Je compare cette série d'épreuves que j'ai traversées à ce qui, pour les anciens, représentait l'idée d'une descente aux enfers. »¹⁷

Dans le même temps, il poursuit et achève *les Chimères*, douze poèmes dont certains sont déjà parus, qu'il remanie, les recréant un par un pour enserrer au plus juste le trou béant du Réel, à ciel ouvert, sans *Urverdrängung* (refoulement originaire) ni *Verdrängung* (refoulement) tout court, jusqu'à ce qu'ils cessent, de s'écrire.

Les ultimes feuillets d'*Aurélia* en poche, il quitte la clinique de Passy « pour aller voir *la mer* ». Dans le plus grand dénuement, sans argent ni paletot dans le froid glacial de l'hiver. Un dernier message à sa tante : « La nuit sera blanche et noire ». Puis il passe, sans l'y trouver, chez son père, sans le bouquet de marguerites qu'il avait coutume de lui apporter. Et puisque « Dieu est mort »¹⁸, il va se pendre à la brune, dans la sombre rue de la lanterne, « acte réussi sans ratage »¹⁹ ?

15. *Ibid.*, p. 697-699.

16. *Ibid.*, p. 699.

17. *Ibid.*, p. 750.

18. JEAN-PAUL, « Dieu est mort ! le ciel est vide... », exergue au *Christ aux oliviers*, Œuvres I, p. 6.

19. LACAN Jacques, « Télévision », *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 542. Notons que dans *Je parle aux murs* (Paris, Seuil, 2011, p. 31) Lacan avait affirmé, à propos du suicide : « Je parle d'un acte qui serait achevé comme je parlais, l'année dernière, d'un discours qui ne serait pas du semblant.

Dans un cas comme dans l'autre, il n'y en n'a pas, ni de discours et ni d'un acte tel. »

L'usage du rêve et la passe à l'analyste

LE RÊVE accompagne la clinique analytique depuis l'invention de la psychanalyse. Son importance fondamentale demeure. Cependant l'usage qui en est fait change avec l'avancée de l'analyse. Ici, il s'agit d'interroger le statut du rêve dans la passe à l'analyste à partir de rêves de fin de cures, tel que cela s'est présenté dans les témoignages de passe de Bernard Seynaeve et commenté dans le cours de Jacques-Alain Miller (« Choses de finesse en psychanalyse », le 25 mars 2009) et repris par Angéline Harari et Marie-Hélène Brousse dans les textes d'orientation du prochain congrès de l'AMP 2020.

Dans le « Rapport conclusif du cartel 1 » de la Commission dite jury de la passe de 2007 à 2009, les rapporteurs remarquent que « Tous les passants rapportent un rêve conclusif. Cette communication est convaincante lorsqu'elle met en évidence une coupure par rapport au matériel ancien, et qu'elle démontre une modification du mode de jouissance, soit par déflation, soit, au mieux, par mutation. C'est le cas des rêves livrés par ceux que nous avons nommés. »¹

Marie-Hélène Brousse pose des questions dont une, que je fais mienne pour ma démarche, soit : « Les avancées de Lacan, puis celles de Jacques-Alain Miller sur l'inconscient réel, distingué de l'inconscient déchiffrable et transférentiel, comment les voir à l'œuvre sur le rêve ? [...] »²

Pour Bernard Seynaeve, il s'agit de deux rêves, suite à deux interprétations de deux analystes différents ; le deuxième rêve répondant à la première à plus de vingt ans d'intervalle.

Le premier rêve vient suite à une première interprétation du premier analyste. Cette interprétation joue sur plusieurs plans : elle présente l'objet regard ; elle introduit le Sujet Supposé Savoir ; elle met en jeu la castration. L'analyste regarde Bernard Seynaeve bien dans les yeux et lui dit à la fin de la séance : « C'est quoi ça, là, cette petite cicatrice sur votre joue ? » – « Oh, banal, un petit kyste cutané que je me suis fait enlever. » Et de manière posée il me dit : « Vous deviez m'en parler ! »³ Seynaeve commente : « À partir de ce regard de l'analyste me fixant dans les yeux, commencera à se déployer le tracé pulsionnel de l'objet regard ; tracé qui se bouclera vingt-trois ans plus tard sur le même mode. »⁴

Ce soir-là, l'analysant rêve : « Je déambule dans le couloir du Refuge de la Sainte Famille – c'est l'hôpital où ma mère a accouché de tous ses enfants. Ce couloir a la forme de la lettre L, il est carrelé en damier, des carreaux branlants, noirs et blancs. Je me déplace en veillant à ne pas marcher sur les joints. Je ressens tout à coup le besoin pressant d'uriner. Les toilettes sont à l'angle du L. Elles se présentent avec deux portes, une sur chaque côté du L. Il faut choisir une porte. Je pénètre dans les toilettes et me mets à uriner dans la cuvette sans pouvoir m'arrêter. La cuvette déborde et je me réveille en train d'uriner au lit. »

Première interprétation : cauchemar de castration et apparition de symptômes transitoires liés à la mise en place d'un binaire S_1 - S_2 . Le binaire S_1 - S_2 est le minimum exigible pour la mise en place d'un « ça veut dire » où le sujet, représenté entre deux signifiants, cherche le sens de ce que ça veut dire dont la réponse est supposée à un Autre qui sait.

Seynaeve commente cette interprétation ainsi : « Cette première interprétation met le doigt sur le réel, met la castration sur le devant de la scène et branche la cure sur le fantasme. » Car cette petite intervention sur son corps, dont il n'avait pas parlé auparavant, prend sa valeur de castration par l'interprétation de l'analyste. Et cela a des effets dit-il : « Dès cet instant, l'analysant que j'étais connaîtra une descente aux enfers. Une phobie du coucher va s'installer

1. <https://www.cairn.info/revue-la-cause-freudienne-2010-2-page-95.htm>

2. BROUSSE Marie-Hélène, « L'artifice, envers de la fiction. Quoi de neuf sur le rêve 120 ans plus tard ? » <https://congresoamp2020.com/fr/articulos.php?sec=>

el-tema&sub=textos-de-orientacion&file=el-tema/textos-de-orientacion/19-09-11_el-artificio-reverso-de-la-ficcion.html

3. MILLER Jacques-Alain, « L'orientation lacanienne, cours du Département de psychanalyse de l'université de Paris VIII, 2008-2009,

« Choses de finesse en psychanalyse, cours du 25 mars 2009 (inédit), <http://jonathanleroy.be/wp-content/uploads/2016/01/2008-2009-Choses-de-finesse-en-psychanalyse-JA-Miller.pdf>

4. *Ibid.*

durablement. Je me mettrai à redouter que cette accidentelle crise d'énurésie ne se reproduise. Et lorsque je parviendrai malgré tout à trouver le sommeil, ce sera pour me réveiller en sursaut dans les affres d'un cauchemar de castration. »

Vingt-trois ans après, son troisième analyste, Jacques-Alain Miller pour le nommer, apporte l'interprétation numéro deux. Seynhaeve témoigne de la sorte : « Il coupa net la séance et, au moment de se quitter, assis sur sa chaise, paisiblement, il m'arrêta un instant encore, me fixa droit dans les yeux et me dit : "Vous aimez trop vos fantasmes." »

Cette interprétation a pour effet de faire taire l'analysant qui continue à venir en séance pendant deux ans sans pouvoir parler. C'est sa « traversé du désert ». Se rendre compte qu'il jouissait du sens lui permet de percevoir qu'il jouissait du fantasme. Ces deux années de silence correspondent au temps de la traversée du fantasme. L'angoisse avant ces séances-là l'ayant même fait fuir de la salle d'attente un jour. Il a pu faire la corrélation entre le sens dont il jouissait trop, qui l'a renvoyé à sa crainte « des coups de l'analyste à l'amour du père ». « Une inversion grammaticale s'était produite, qui renvoya le sujet à l'étage de l'énonciation, celui du fantasme inconscient. La place des acteurs s'en trouva bouleversée. La crainte des coups de l'analyste se mua en désir des coups, désir qui voilait celui du sujet d'occuper la place de la femme violée dans son fantasme inconscient. »⁵

Fort de cette trouvaille, il a voulu faire la passe mais fut retenu par son analyste. Pendant plusieurs mois, Seynhaeve « rêve de faire un rêve ». Ce qui finit par arriver. Il en fit deux (deux est un chiffre très important dans ce témoignage qui n'est pas relevé en tant que tel à ma connaissance).

Voici le texte du dernier rêve :

« Dans le tableau un, l'analysant est endormi sur le divan de son analyste. Il sort alors d'un long et profond sommeil. En ouvrant les yeux, il aperçoit son analyste souriant, assis cette fois au pied du divan. L'analyste le regarde droit dans les yeux. L'analysant lui parlait sans doute pendant son sommeil, mais sans savoir ce qu'il lui disait. Puis l'analysant dit à son analyste : "C'est fini, j'ai terminé". »

« Le tableau deux se passe dans la salle d'attente où l'analysant attend son tour. Un remue-ménage dans le couloir. Ce n'est pas comme d'habitude. Il se passe quelque chose d'important. L'analysant ne comprend pas. Il veut comprendre et va s'informer. Il apprend que c'est jour de deuil. L'analyste a perdu un proche. On va procéder à l'autopsie du corps, ce qui explique le remue-ménage. Il y a là une table d'autopsie et des instruments. La boîte crânienne est ouverte. Quelqu'un retire du crâne une masse gélatineuse et la dépose sans ménagement sur une chaise. L'analysant s'approche et perçoit un bloc de pâté de tête. Les employés des pompes funèbres emmènent le corps. »

Seynhaeve demande : « Qu'était-ce que ce pâté de tête ? Il n'a pas fallu longtemps à cet analysant pour y reconnaître le pater auquel il avait suffi au rêveur d'enlever l'air pour qu'il n'en reste qu'un pâté, un bloc de gélatine sans aucun intérêt. »

Il extrait deux choses de ce dernier rêve. Du premier tableau, il extrait l'acte analytique qui ne peut s'autoriser que de lui-même. Du deuxième tableau il extrait une lettre, la lettre « r » du pater qui laisse le pâté de tête – sans père ; un objet sans grand intérêt appartenant à un défunt. Dont acte. Seynhaeve dit que cela impliquait pour lui un « donc la passe ». C'était un acte acéphale et impérieux. Sinon, dit-il, cela n'aurait pas eu valeur d'acte. Ce rêve n'aurait aucun poids s'il n'était pas le produit d'une analyse. La puissance de sa démonstration de passe à l'analyste tient à l'analyse qui la fait advenir. Mais sans l'institution d'un « donc la passe », il n'y aurait pas eu la performativité qui permet d'y lire l'acte analytique. C'est une interprétation en acte.

5. *Ibid.*

La contingence et l'inconscient interprète

Il y a aussi la contingence de deux interprétations qui se renvoient l'une à l'autre, faites par deux analystes différents à 23 ans d'intervalle. Disons qu'ils ne se sont pas consultés ! Et fait étonnant, ce premier rêve fait pour son premier analyste (rêve de transfert qui arrive après deux ans de cure) se retrouve 23 ans après dans son témoignage de passe, non pas sous l'angle de la castration [interprétation du premier analyste] mais sous l'angle de l'inconscient du corps parlant qui interprète. Ici, il est question d'une démonstration logique de l'usage du sinthome.

Marie-Hélène Brousse revient sur la présence de la lettre, donc de ce qui se lit (mais hors sens): « C'est lors d'une intervention à la soirée des AE à l'ECF le 8 mars 2011 avec Éric Laurent, soirée consacrée à la nomination, que B. Seynhaeve revient sur ce rêve. Lors de son intervention, intitulée *Nommer ce qui peut agraffer le nœud*, il revient cette fois sur le L, avec une nouvelle donne. » – « Le L noue le signifiant au corps. J'isolais la lettre L, qui noue langage et corps sexué dans la missive qui présida à l'union de mes parents: "Occupe-toi d'elle". Cette lettre L, surgie de l'inconscient au moment du rêve d'entrée dans la cure [...] je l'isolais lorsque la pulsion revint sur le corps. Cette lettre L ne constitue pas seulement une identification, "Tu es cela", mais un "Je suis cela dans mon corps". » – « On voit que le L, qui revient trois fois dans le rêve, est une équivoque, elle, dont B. Seynhaeve fait son nom de jouissance, son sinthome.⁶ »

Sinthome et jouissance

Ce qui se constate dans l'interprétation dernière de ce premier rêve – et corrélat au sinthome – est, comme le dit Jacques-Alain Miller dans *Choses de finesse*, « [...] moins une question de savoir ce qui a été extrait de la jouissance, extrait du fantasme, en termes de d'effets de vérité, en termes de savoir, que de dire la satisfaction que j'ai réussi à extraire de mon mode de jouir. Car mon mode de jouir est ce qu'il est. »⁷

Seynhaeve témoigne de comment il a pu passer de la jouissance qui outrepassait l'homéostasie et qui fait souffrir à une jouissance satisfaction. Ce qui était un cauchemar, avec un excès de jouissance qui déborde dans le corps au point de s'uriner dessus, devient après la dernière interprétation de l'analyste, deux choses. D'abord, et de façon concomitante, à extraire l'air, (r), du pater, il ne reste plus qu'un pâté de tête. À extraire l'amour du père du fantasme masochiste d'être la femme violée par le père, Seynhaeve peut enfin dire que non. Comme le remarque Éric Laurent lors du Cours du 25 mars: « [...] Au commandement "Vous devez m'en parler" vous répondez "C'est fini". » Avec la chute du sujet supposé savoir, s'accomplit un point de franchissement et ce que Laurent identifie comme l'acte analytique dans la mesure où « L'acte analytique, c'est un mode de performatif où s'accomplit quelque chose [...] au sens où quelque chose de la jouissance est suffisamment touché pour qu'elle soit transformée.⁸ » Et deuxièmement cela produit ce que Jacques-Alain Miller voit comme le statut conceptuel de la jouissance qui change au cours d'une analyse. En effet, Seynhaeve, dans son usage même du premier rêve passe « [...] de la jouissance qui outrepassait l'homéostasie et qui fait souffrir à une jouissance satisfaction [...] c'est le rétablissement d'une homéostasie supérieure.⁹ » pour citer Jacques-Alain Miller.

6. BROUSSE Marie-Hélène, *op. cit.*

7. MILLER Jacques-Alain, « Choses de finesse », Cours du 11 février 2009.

8. LAURENT Éric, dans « Choses de finesse », cours du 25 mars 2009.

9. MILLER Jacques-Alain, « Choses de finesse », cours du 14 janvier 2009.

Joë Bousquet, Le meneur de lune

J'AI PLONGÉ dans l'œuvre singulière et unique de Joë Bousquet, écrivain de la première moitié du XX^e siècle (1897-1950), poète de la nuit, alchimiste de la vie intérieure qu'il change en or, ou plutôt qu'il rend d'or, puisque le rêve y occupe une place centrale, et je me suis interrogée sur les voies de passage entre l'activité onirique nocturne et la réalité, sur l'interpénétration du rêve et de la réalité, sur l'usage du rêve dans la création littéraire, et ses rapports avec le trauma.

Rappelons quelques éléments biographiques pour situer Joë Bousquet et son œuvre qui reste au-delà des cercles littéraires largement méconnue.¹ Qui était-il ? Laissons-le se présenter lui-même : « Je m'appelle Joë Bousquet, je suis né et mort deux fois »². Dès sa naissance, il frôle la mort, il a dû être réanimé. Son père le croyant mort s'écrie : « Quel dommage, *c'était un garçon* »³. Un an plus tard, on le trouve pris au piège, jouant entre les bras de sa nourrice morte. À l'âge de trois ans, il réchappe miraculeusement d'une fièvre typhoïde. Fils de bonne famille, d'un père militaire, médecin généraliste à Carcassonne, il mènera une existence de jeune bourgeois aisé. Enfant terrible, capricieux, puis adolescent, mauvais garçon mais brillant, il décroche son bac à quinze ans. Son père lui offre un voyage en Angleterre dont il rapportera de magnifiques pages.

« Beau, spirituel, impétueux »⁴, il se distingue assez tôt par ses frasques, mène une vie dissolue, fréquente les filles faciles, séduit les femmes mariées, s'initie à la drogue : morphine d'abord, puis cocaïne et enfin l'opium qui l'accompagnera jusqu'à sa mort pour atténuer ses douleurs. En janvier 1916, à dix-neuf ans, mais avec l'accord de son père, il devance l'appel et s'engage dans l'infanterie, puis il demande à être affecté au corps d'attaque du 156^e R. I. composé pour moitié de droits communs : « J'ai un désir de guerre, une volonté d'en découdre »⁵. « Son courage de tous les diables », selon sa propre expression, son comportement héroïque, son autorité à mener les hommes dans le combat lui vaudront d'être décoré de la croix de guerre, de la médaille militaire et de la croix de la Légion d'honneur. Blessé une première fois, il est soigné à l'arrière du front et au cours d'une permission, il rencontre Marthe à l'opéra de Béziers.⁶ Première rencontre avec l'amour.

Un amour impossible qui le conduira au désespoir. « Vite, je veux retrouver la guerre [...], m'échapper », écrit-il. Il retournera au front. À Vailly, un village proche du Chemin des Dames, le 27 mai 1918, alors que sa compagnie est décimée, que tout le front recule, il comprend que c'est fini et, face à l'ennemi, chaussé d'insolites bottes rouges, il reste debout. Il prend une balle dans la colonne vertébrale et de cette blessure profonde, il ne se relèvera que par la poésie.

Il écrira lui-même : « Ma blessure existait avant moi, je suis né pour l'incarner ». Animé par la pulsion de mort, il subit le réel qui l'atteint sans pouvoir sur le moment, ni en saisir le sens, ni la gravité. Il restera paralysé jusqu'à sa mort, à cinquante-trois ans. La balle aura mis trente-deux ans à l'atteindre. C'est le temps qu'il va consacrer à traiter inlassablement le trop de réel de son existence. Il entreprend de « naturaliser », selon son mot, sa blessure par l'écriture : « Tu vivras d'une fin venue avant son heure »⁷.

1. Un musée lui est consacré à Carcassonne, Maison des Mémoires.

2. BOUSQUET Joë, *L'énigme J. Bousquet ou - Fragments de l'être couché -*, disponible sur le site : Le poète Joë Bousquet à Villalier : poete.villalier.fr.

3. BOUSQUET Joë, *Le meneur de lune* (1946), Paris, Albin Michel, 2006, p. 18.

4. DESCADÉILLAS René, *La Dépêche du Midi*, 29 septembre 1979.

5. Cf. BOUSQUET Joë, *L'énigme J. Bousquet...*, *op. cit.*

6. BOUSQUET Joë, *Lettres à Marthe* (1919-1937), Gallimard, 1978.

7. BOUSQUET Joë, « Le pays clos », *La connaissance du soir* (1945), Poésie/Gallimard, 1981, p. 94.

*Le meneur de lune*⁸, seul récit qu'il fait de lui, commence ainsi :

« À vingt ans, j'ai été gravement atteint par un coup de feu. Mon corps était retranché de la vie ; par amour pour [Marthe], je rêvai d'abord de le détruire. Cependant, les années qui me rendaient mon infirmité plus présente, enterraient mon intention de me supprimer. Blessé, je devenais ma blessure. J'ai survécu dans une chair qui était la honte de mes désirs. »

Dès lors, au 53 de la rue de Verdun, à Carcassonne, jusqu'à sa mort en 1950, derrière les volets clos, dans sa chambre où la lumière du jour ne pénètre jamais, il sanctuarise le lieu de l'écriture, et depuis ce lieu, immobile, il écrit, lit, reçoit. « La nuit est avant les jours »⁹. La clarté vient d'ailleurs. Il ne croit pas assez aux événements pour vouloir les raconter, la réalité ne l'intéresse pas, la vérité de la vie passe par le filtre du rêve, il écrit et note ses rêves. Il les convoque les yeux fermés : « Je suis le rêve de mes rêves » écrit-il. « Au réveil le songe s'efface à moitié, mais sa tendresse subsiste, ma vie ne se poursuit qu'au prix d'un effort comme si je ne m'y sentais pas chez moi ; et il me semble que je porte dans mon cœur le poids de mon rêve endormi. Je parle alors, je raconte l'histoire du musicien sans voix [...] il est certain que je forme des paroles avec les visions dont le silence est la vie ». Il formule un vœu : « Que ce que j'écrirai, peu à peu, prenne le ton des rêves qui nous éveillent. On ne lit bien que ce qui a été conçu les yeux fermés. Une pensée n'est vérité que si j'ai réussi à m'halluciner avec elle. »¹⁰ Le rêve fonde l'existence et en est le vecteur. Pour lui, là où c'était... le rêve, « Je » doit advenir. Plusieurs femmes rencontrées, imaginées et rêvées seront les destinataires de lettres d'amour qui constituent l'envers intime de l'œuvre et dévoilent son souhait profond, habité de féminin : « J'ai vécu comme une femme, souhaitant d'enfanter des esprits, de les nourrir de mes sensations. »¹¹ « L'homme naît de rêver qu'il ne se connaît pas. Une femme est passée elle devient son rêve. »¹²

La fenêtre fermée sur le monde ouvre sur un autre espace, et c'est le monde qui vient à lui. Le monde des lettres au travers des grands poètes, philosophes qui ont fréquenté cette chambre, de Paul Valéry, Louis Aragon, sans oublier André Gide, à Simone Weil, René Nelli, Jean Paulhan. Et le monde des Arts, avec les tableaux des plus grands maîtres qui seront les compagnons de son inspiration, collection prestigieuse digne des plus grands musées nationaux, aujourd'hui malheureusement dispersée. Aux murs, obstruant parfois les vraies fenêtres, le trou du regard ouvre sur d'autres fenêtres en abyme, se côtoient Max Ernst, Dalí, Magritte, Tanguy, Paul Klee, Michaux, Dubuffet, Bellmer, Kandinsky, Miro. Cette chambre qu'il appelait « l'oubliette aérienne » fut consacrée à la vie de l'esprit.

Joë Bousquet dort très peu. Des mementos consignés sur son agenda de l'époque fixent le travail assidu qu'il s'impose dès le soir. D'une heure du matin jusqu'au lever du jour : « ÉCRIRE ». À l'heure où les autres se réveillent, lui s'endort pour quelques heures seulement. On peut voir encore aujourd'hui ce qui a été le décor de cette chambre où Joë Bousquet, bousculant les rythmes du sommeil, repoussant les limites entre veille et sommeil, explora cette zone où les dormeurs vont plus loin que la nuit. Il écrira *Il ne fait pas assez noir* et *La connaissance du soir*, il y éclaire un savoir au-delà de la nuit, où « la nuit ne sait pas qu'il fait noir »¹³ et qu'il appellera un « outre-voir ».

« Voyez comme il fait noir tout d'un coup
Il faut que la nuit soit venue quand nos regards étaient ailleurs
La nuit attend toujours la nuit, tenez vos yeux ouverts
On y voit assez bien quand un homme peut dire, il fait nuit. »¹⁴

8. BOUSQUET Joë, *Le meneur de lune*, op. cit.

11. *Ibid.*, p. 13.

13. *Ibid.*, « Quand l'âme eut froid », p. 76-77.

9. *Ibid.*, p. 22.

12. BOUSQUET Joë, « L'aveugle de l'aube », *La connaissance du soir*, op. cit., p. 40.

14. *Ibid.*, « Suite et fin », p. 39.

10. *Ibid.*, p. 76-77.

Moment de fécondité pour le poète qui se risque à se tenir au plus près du réel, à « l'authentifier » pour reprendre son mot. Il entreprend d'aller au-delà du récit lui-même, pour nous donner par sa présence vivante et sa position d'*inconnu*¹⁵, une autre version remaniée par l'expérience poétique¹⁶, une création inédite ouvrant sur un monde autre qu'on pourrait appeler l'outre-rêve.

Dans son livre *Le réveil*¹⁷, Carolina Koretzky rappelle les limites incertaines qui existent entre le rêve et la veille. Il y a infiltration du rêve dans la réalité et vice-versa conduisant à une sorte de brouillage entre les deux. Bien que le rêve se passe sur une « autre scène », la fonction de coupure du réveil comme bord topique et temporel n'est pas si évidente. On connaît l'incorporation d'éléments diurnes dans le rêve, que ce soit des stimuli externes ou somatiques et leur interprétation par le travail du rêve, ou telle image ou tel événement de la réalité, utilisés pour servir de figuration dans le rêve. Freud, dans *L'Interprétation des rêves*, insiste sur l'utilisation fréquente de fantasmes ou de rêveries diurnes déjà prêts qui vont servir à la formation du rêve. Le stimulus externe à ce moment-là n'intervient que pour activer une fantaisie (fantasme diurne ou rêve diurne) déjà là, déjà toute faite, composée d'avance. « [Un] fantasme prêt depuis longtemps n'a pas besoin d'être refait en entier durant le sommeil ; il suffit qu'il soit pour ainsi dire effleuré »¹⁸, écrit Freud. Le fantasme équivaut au rêve diurne¹⁹. L'analyse des caractéristiques des rêves diurnes démontre, dit-il, qu'ils sont « analogues à nos rêves [nocturnes] et méritent le nom de "rêves" »²⁰.

Freud, dans *Le créateur littéraire et la fantaisie*²¹, retrouve dans le jeu de l'enfant les premières traces de l'activité poétique, en ce que l'enfant se crée un monde à lui, ou plus exactement qu'il remanie les choses de la réalité en les transposant et les réorganisant dans un nouvel ordre à sa convenance. Il insiste sur le sérieux de cette opération à laquelle sont liés une grande quantité d'affects. Le contraire du jeu n'est pas le sérieux mais la réalité. L'enfant, poète en herbe, joue très sérieusement. Il met en évidence la parenté qui existe entre le jeu de l'enfant et les remaniements de la création poétique, qui s'appuient également sur cette recombinaison imaginaire. En lieu et place du jeu, il s'adonne à sa fantaisie en tant qu'activité imaginative. Il poursuit « ce qu'on appelle des rêves diurnes »²², se créant ainsi des fantasmes. Le sujet devenu adulte continue lui aussi à se fabriquer des fantasmes sauf qu'il en éprouve de la honte, car ils dévoilent les désirs qui les sous-tendent, soit des désirs ambitieux, soit des désirs érotiques, dit Freud. Dans le même texte, Freud rapproche le rêve, qu'il soit nocturne ou diurne, avec la production imaginaire de fantasmes : « Nos rêves nocturnes eux-mêmes ne sont rien d'autres que de telles fantaisies »²³. Il rappelle que le langage, dans sa sagesse, a appelé rêves diurnes les créations de ceux qui s'adonnent à leur fantaisie : Il devient facile de voir « que les rêves nocturnes sont des accomplissements de désir au même titre que les rêves diurnes »²⁴. Freud pose la question : « Sommes-nous vraiment autorisé à comparer le poète au rêveur en plein jour et ses créations à des rêves diurnes ? »²⁵

15. Les Nuits de France Culture, Joë Bousquet, *l'inconnu*, première diffusion 22 octobre 1975.

16. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, livre III, *Les Psychoses*, Paris, Seuil, 1981, p. 91, « La poésie est création d'un sujet assumant un nouvel ordre de relation symbolique au monde ».

17. KORETZKY Claire, *Le réveil. Une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, 2012, p. 39.

18. FREUD Sigmund, *L'Interprétation des rêves*, (1926), Paris, PUF, 1980, p. 423.

19. *Ibid.*, p. 419.

20. *Ibid.*

21. FREUD Sigmund « Le créateur littéraire et la fantaisie », *L'inquiétante étrangeté et autres essais*, Folio/essais, Paris, 1997, p. 29-46.

22. *Ibid.*, p. 36.

23. *Ibid.*, p. 40.

24. *Ibid.*, p. 41.

25. *Ibid.*

L'œuvre littéraire, tout comme le rêve diurne, vient en continuation et substitut du jeu infantin. Mais, tandis que le rêveur éveillé ordinaire cache soigneusement son rêve dont il a honte, il préférerait avouer ses fautes plutôt que ses fantasmes, dit Freud, le créateur littéraire depuis la solitude, le silence et l'obscurité qui d'ordinaire sont générateurs d'angoisse, déploie pour nous ses jeux ou rêves diurnes personnels, par *l'ars poetica* dont il a le secret, aux fins d'obtenir un plaisir esthétique dont nous pouvons jouir sans scrupule et sans honte²⁶.

Lacan dira également que « l'expérience du fantasme est intimement tissée à l'œuvre »²⁷, mais il va plus loin, en disant que précisément pour ce qui concerne l'œuvre d'art écrite, l'artiste réussit ce tour de force d'introduire dans la forme de l'œuvre par l'expérience du fantasme qui y est liée « l'avènement de la coupure, pour autant que s'y manifeste le réel du sujet, en tant que, au-delà de ce qu'il dit, il est le sujet inconscient [...] à savoir qu'il est là, et qu'il doit se situer dans [...] l'avènement de la coupure »²⁸. Le sujet n'existe que dans le battement où il disparaît.

La dignité de l'être ou « le point électif du rapport du sujet à [...] son être de pur sujet, dit Lacan, ne tient d'aucune façon à ce qu'il soit *coupé* [...], ni [...] à ce qu'il soit un *coupable* [...] elle tient à la *coupure* comme telle.²⁹ À cet égard, le trauma vient réactualiser la coupure essentielle qui fonde le sujet et met à nu le « point panique »³⁰ du sujet où, n'ayant plus le secours du fantasme comme défense, il se trouve comme effacé, aboli face à l'impasse existentielle inhérente à son rapport au signifiant : « C'est le point où il ne peut plus rien dire de lui-même, où il est réduit au silence, et c'est alors qu'il se raccroche à l'objet du désir. »³¹

Écoutons donc le poète :

« Il m'a fallu des années pour rendre tous ses reliefs à l'accident qui m'avait brisé. On dirait que l'instant est pris entre deux portes, ce qui fit ma stupeur de ne pouvoir assez souffrir à l'heure même où tout me quittait. »³²

« Tout ce que j'ai vécu donne une idée horrible de l'existence. Cependant à mes propres yeux ma vie n'aura été que douceur de vivre. »³³

Dans sa dernière lettre à son amante « Poisson d'Or », un an avant sa mort³⁴, il écrit :

« Ma vie est extérieurement une vie de rebut et je n'en veux pas d'autre. Je ne grandirai jamais qu'en la voulant telle qu'elle m'a été infligée, en faisant de son épreuve un objet de désir. Il y fallait une vision de pureté et de beauté et qui ne démentît pas mon rêve en se heurtant à mon corps blessé. C'est fait, ce qui devait être est. »

26. *Ibid.*, p. 44-45.

27. LACAN Jacques, *Le Séminaire*, livre VI, *Le Désir et son interprétation*, Paris, Seuil, 2013, p. 474.

28. *Ibid.*

29. *Ibid.*, p. 471.

30. MILLER Jacques-Alain, « Une introduction à la lecture du Séminaire VI, *Le Désir et son interprétation* », *La Cause du désir*, n° 86, p. 66.

31. *Ibid.*

32. BOUSQUET Joë, *Le meneur de lune*, *op. cit.*, p. 14.

33. *Ibid.*, p. 18.

34. Joë Bousquet mourut le 28 septembre 1950, à l'âge de 53 ans.

Le cauchemar : d'un sujet au corps parlant

EN QUOI la topologie des nœuds que Lacan met en place permet-elle de lire un cauchemar, de distinguer les jouissances et de revenir sur la question du traumatisme ? Je commencerai par évoquer un patient qui a fait un travail intéressant précisément à partir de la place qu'avait eu dans son analyse un cauchemar de son enfance. Il pouvait dire en quoi cette figuration de l'enfant qui se voit tiré par les pieds par un monstre sans que sa mère ne réponde vraiment à son appel, à toute son importance pour lui, comment elle est lisible de sa manière d'être dans la vie.

Le cauchemar d'un enfant

Il a 7 ans, il tend la main, veut saisir quelque chose, n'y arrive pas. À côté de la main qui se tend pour saisir ce quelque chose, se trouve une roue qui tourne comme celles des casinos et une bille qui tombe et vient à se caser un moment dans une encoche. Il se réveille et dans le récit qu'il en fait, il a dû crier car sa mère est auprès de son lit et lui dit qu'il parlait d'un *Löwe* (elle est allemande). « Mais il n'y avait pas de lion ! C'est "Je le veux". »

La mère a opéré une homophonie translinguistique, elle a cru que son enfant avait peur d'un *Löwe* (prononcer *leuve*) alors qu'il veut quelque chose, qu'il *le veut*.

Dès lors, pourquoi passer du sujet au parlêtre ?

C'est que toute élaboration théorique – ici, d'un cauchemar – à partir des formations de l'inconscient rate, parce qu'il est difficile de dire ce qui réveille. Quelque chose qui n'entre ni dans le symbolique ni dans l'imaginaire réveille, oui, mais comment le bien écrire ? C'était le souci de Freud à propos son « Trouble de mémoire sur l'Acropole »¹ : comment l'écrire ? Et Lacan pousse un peu cette difficulté jusqu'à se demander comment écrire, comment rendre compte de ce qui réveille avec des « petites lettres » comme le fait la science ?

Qu'est-ce qu'un sujet dans les formations de l'inconscient ?

Vous savez comment on l'écrit : on pose un mot : S_1 , et ce mot que je suis en train de prononcer attend un mot suivant, soit S_1 pour S_2 et sous le mot il y a le sujet, $\$$ – car il y a quelque chose qui lui manque. Je suis un sujet $S_1 \$$, qui va d'un mot à l'autre S_1 à S_2 . Cette écriture de Lacan est juste mais ce sont là des formules logiques comme il le dit, des formules qui se servent de la linguistique ou de la logique mais si je poursuis ce discours, comment se fait le lien pour un sujet, par exemple dans le discours du maître ? Lacan pose quelques lettres – $S_1/\$_2$ (objet) a pour essayer de saisir comment fonctionne la formule, et l'on constate que ça tourne en rond. C'est donc la façon dont Lacan commence à avancer dans la psychanalyse après Freud, en proposant non pas un mythe comme celui d'Œdipe, mais une écriture proche de la mathématique, afin de la rendre transmissible. Cette écriture simplifiée se maintient et revient dans un certain nombre de situations, permettant de fixer un certain nombre de phénomènes classiques.

Mais ces premières écritures de Lacan sont écrites du sujet, il y insiste, d'un sujet pensant : $\$$. C'est là son élaboration, qu'il intitule « Graphe du désir »² et il y place un certain nombre d'éléments qui lui permettent de rendre compte de ce qu'est le désir en rapport avec le fantasme, la demande, l'angoisse, etc. Ce sont des élaborations prodigieuses qui font la qualité de la transmission de Lacan pour un certain nombre de phénomènes cliniques qui nous importent.

Il est aussi frappant que ces schémas sont souvent soutenus par des flèches. Si vous observez les quatre discours, vous constaterez qu'il y a toujours des flèches ($S_1 \rightarrow S_2$ par exemple),

1. FREUD Sigmund, « Un trouble de mémoire sur l'Acropole », *Résultats, Idées, Problèmes*, II, Paris, PUF, 1987, p. 221, sq.

2. LACAN Jacques, « Subversion du sujet et dialectique du désir dans l'inconscient freudien », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

qui indiquent que l'on va d'un élément à l'autre, comme avec le désir : une main se tend vers quelque chose, la marche se dirige vers un point, ou un rêve fait aller vers quelqu'un. Ce sont donc des schémas orientés, qui rendent compte de ce qu'est un sujet, un sujet du désir.

Or j'aimerais vous faire entendre, ou goûter, le moment précieux du passage de Lacan à la topologie des nœuds sans la rendre trop compliquée. Avec les nœuds, on sort des flèches qui indiquent : $\rightarrow - \Phi$ « ici il me manque quelque chose, je vais là-bas ». Ces constructions des schémas et des graphes sont très rigoureuses. Mais Lacan, qui est un obstiné, dès qu'il est arrivé quelque part, ça ne lui convient pas et donc, dès ses premiers séminaires, on le voit se servir des trois dimensions du réel, de l'imaginaire et du symbolique, respectivement a , $I(a)$ et $-\Phi$.

Les nœuds boroméens

Avec les nœuds, Lacan va commencer à parler non plus du sujet mais du parlêtre. Et là, il nous apporte des outils beaucoup plus précieux pour déployer ce qui est en jeu dans le cauchemar.

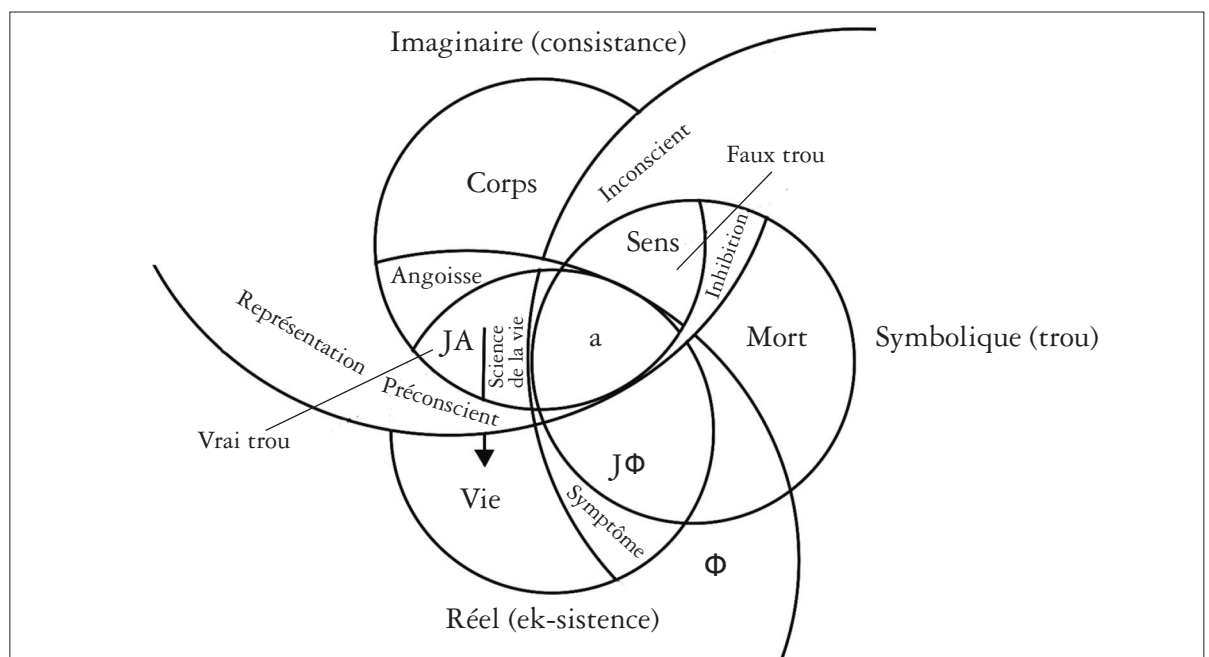
Car un cercle cerne quelque chose. Une flèche indique une direction mais on ne sait si c'est un leurre et si on y atteint, est-ce que ça ne s'évanouit pas ? Or, avec la topologie des nœuds, avec le terme de parlêtre, plutôt que de développer la question du désir (si je désire c'est que quelque chose me manque), Lacan va s'atteler à celle du corps jouissant.

Un corps, c'est un corps jouissant, ce n'est pas un corps qui a du plaisir comme c'est le cas chez Épicure. Un corps jouissant est un corps un peu dérangé, un peu troublé, voire dénaturé. Ce repérage par rapport à la jouissance est l'orientation précieuse que nous indique Lacan, plus que la question du désir et du fantasme.

Relecture du cauchemar

Je vais tenter de vous montrer comment l'outil topologique nous permet de relire le cauchemar d'enfance de mon patient.

Tout d'abord, Lacan va reprendre les trois dimensions, R, S et I. Les humains, en tant qu'ils parlent, ont affaire *de facto* au Réel, au Symbolique et à l'Imaginaire. Dès lors, ce qu'il va déployer et qui nous retient, ce sont ces trois jouissances : la jouissance du sens, la jouissance phallique



et celle qu'il appelle « jouissance Autre ». La première est une liaison entre l'Imaginaire, les images et le Symbolique, les mots. La seconde, qui implique la dimension du phallus, la liaison entre le Symbolique et le Réel. Et la troisième, autre que les deux autres, est faite du lien entre l'Imaginaire et le Réel. Pour ne pas vous compliquer trop la tâche, passons les subtilités de Lacan sur la façon dont se font les nouages quand l'Imaginaire passe sur le Réel, que le Symbolique passe sur l'Imaginaire ou encore que le Symbolique passe sur le Réel.

Donc, à reprendre le cauchemar de l'enfant, la main qui n'arrive pas à saisir est dans la jouissance du sens entre l'Imaginaire et le Symbolique (Cette jouissance du sens est quelque chose qui, comme la flèche, n'en finit pas de chercher devant.) J.-A. Miller l'exprime comme la « fuite du sens »³ : il veut quelque chose et plus il s'en approche, plus cela s'éloigne. C'est l'enfer. Freud parle de « l'enfer du désir ». Souvenez-vous du supplice de Tantale – qui, affamé, tend la main vers des raisins qui, dès qu'il s'en approche, se transforment en pierre. Ou encore des Danaïdes, qui remplissent indéfiniment leur tonneau percé. Il y a là une imaginisation et même, dans ce cauchemar, une représentation de quelque chose à quoi l'enfant a affaire et à quoi il n'arrive pas à accéder. Ce quelque chose qui se refuse est de l'ordre du Réel : j'ai beau agiter Symbolique et Imaginaire, le Réel fait barrage. Si je reste dans le sens, je bute sur le réel.

Cette jouissance du sens, on peut la placer là et on constate que c'est un tourment éternel. Le désir n'a pas de cesse. Ce tourment infernal, Lacan le représentera soutenu par le fantasme où l'on retrouve la deuxième jouissance, celle entre le Réel et le Symbolique : dans le rêve, c'est la petite bille qui tombe, qui arrive à se loger dans le trou du symbolique, la petite bille tourne, il faut bien qu'elle arrive un moment à tomber quelque part. Si elle tombait dans le trou X, l'enfant trouverait peut-être sa place là, avec X. Vous avez compris que X, c'est le monstre et qu'il ne va pas pouvoir rester longtemps dans cette encoche.

On a donc là cette jouissance phallique d'un autre ordre que la jouissance du sens. C'est celle qui fait qu'il y a une solution : la jouissance fantasmatique – $\$ \langle a \rangle$ -, qui dit que c'est la réalité de la chose liée à un objet, l'objet *a*. Dans quelle mesure, chez cet enfant, l'objet regard – cette insistance qu'il avait à ne pas me lâcher des yeux tout en racontant cette scène –, marquait-elle combien le regard de l'autre lui importait ? Mais il ne pouvait pas le supporter longtemps, ce regard aspirant, ce regard dérangeant, ce n'était pas le fantasme tranquille, il avait pour lui une dimension affolante. Donc, on aperçoit que dans cette dimension de jouissance phallique, il y a quelque chose qui probablement, n'est pas tout à fait assuré pour lui.

C'est en ce point que l'on en vient à la question du cauchemar.

Le cauchemar, c'est quand on ne peut plus dire les choses avec le Symbolique. Le Symbolique (S), peut dire quelque chose que j'imaginarise (I), peut dire un peu du réel (R), mais la dimension du réel en tant que telle nous échappe.

Autrement dit, cette jouissance phallique et cette jouissance du sens, même dans le cauchemar, on y reste, même si ces dimensions pour notre patient n'étaient pas tout-à-fait assurées.

C'est ce qui m'amène à dire que pour aborder le cauchemar, il faut aborder quelque chose qui est du côté de la jouissance Autre. Cette jouissance Autre, Lacan l'amène tardivement. Pourquoi ? Parce qu'elle est hors Symbolique – ce que n'est pas la psychanalyse, qui a à voir

3. MILLER Jacques-Alain,
L'orientation lacanienne, « La fuite
du sens », cours du Département
de psychanalyse de l'Université
de Paris VIII, inédit.

avec la parole, le blabla où nous sommes dans l'interprétation permanente, qui se soutient du symbolique. Donc l'étrangeté de ce schéma des nœuds borroméens, de la topologie, serait qu'il donne une part importante à quelque chose qui serait hors Symbolique. Mais qu'est-ce que ce hors Symbolique ? Comment nous autres, en psychanalyse, abordons cette jouissance Autre ?

C'est ce qui m'a retenu car c'est peut-être ce qui nous réveille – mais pourquoi ?

Précisément parce que nous n'arrivons pas à la symboliser. Quelque chose dans la réalité, dans la vie quotidienne nous a dérangé, qui se met au travail et la nuit, essaye de s'élaborer avec des images et avec des mots. Mais la tentative échoue. D'où le réveil car, bien que le rêve soit le gardien du sommeil (Freud), en ce point, il ne garde plus rien du tout, les équipes de sécurité n'ont pas marché, quelque chose a fait effraction.

S'approcher de cette jouissance Autre, c'est s'approcher de ce qu'on appelle la jouissance féminine ou que J.-A. Miller a appelé « la jouissance comme telle » : on se raconte des histoires, on fait des tas de trucs avec le symbolique, mais la jouissance fondamentale, c'est elle.

Cela nous ramène à Freud, qui termine son œuvre en affirmant, dans « Analyse finie, analyse infinie »⁴ que la butée de toute analyse est le refus de la féminité pour les deux sexes. Étrange, cette butée finale, ce n'est plus « Que veut la femme ? » mais « Qu'est-ce que cette jouissance autre à moi-même qui est une jouissance féminine ? » Ce n'est donc pas refuser mais dire oui à la jouissance féminine. Or, on ne peut pas le dire, puisque nous sommes tout le temps à mouliner des éléments avec le symbolique, nous voulons avec les mots saisir les choses : c'est ça notre dérangement profond, nous les humains.

Tâchons de nous avancer pour mieux rendre audible, pour mieux nous appuyer sur ce schéma et lui donner toute sa valeur. Et c'est ce que le cauchemar de cet enfant m'a appris, il n'a pas élaboré comme je viens de le faire pour vous, mais il nous a appris à écouter un peu mieux les patients, à ne pas les empêcher d'élaborer.

Le réveil

Pour aborder cette notion de réveil, pour approcher cette jouissance Autre, je reprendrai la question de l'équivoque et du malentendu.

Ce qui m'a frappé dans un premier temps, c'est que ce patient relève d'emblée l'équivoque dans le dialogue avec sa mère, entre ce qu'il dit « Le veux ! » et ce qu'elle entend, *Löwe*. Cet enfant parlant un peu allemand affirme nettement – « Non ce n'est pas le lion ! » c'est « Je veux (quelque chose) » – Sa main qui se tend n'arrive pas à saisir ce qu'il veut. Ce qui m'a retenu, c'est surtout la façon dont la mère entend son enfant, comment lui-même entend qu'il veut quelque chose et comment, pour ma part, j'entend quelque chose de son cauchemar. Aussi choisirai-je plutôt ce terme tout-à-fait équivoque de « mal-entendu ». Comment entendre ce cauchemar ?

Le détail qui m'y a amené, c'est que ce patient m'a raconté ce qui a déclenché le cauchemar. En effet, quelle est la rencontre qui fait que l'on rêve ? Car il y a des nuits où l'on ne rêve pas. Qu'est-ce qui fait qu'un rêve ramasse quelque chose auquel on était en train de travailler ? Le rêve dit les choses d'une manière extra-ordinaire ou parfois dit ce qui s'est passé juste la veille d'une manière cauchemardesque parce qu'on n'arrive pas à se le représenter, quelque chose fait que ça ne rentre ni dans l'image ni dans le symbolique, mais cela rentre dans la tête au point de nous réveiller et de nous empêcher de continuer à rêver.

4. FREUD Sigmund, *in* Résultats, idées, problèmes, *op. cit.*, p. 231.

Ce patient me disait que la veille de ce cauchemar, lors d'un devoir à faire pour l'école, il fut surpris par la tonalité injonctive, autoritaire de son père lui intimant de bien travailler à l'école. Il s'en souvient mais de quoi se souvient-il exactement dans cette scène ? Qu'y a-t-il dans cette manière de dire ? On retrouve ici la question de l'orthographe. Qu'est ce moment, moment dans la vie de chacun d'entre nous, de la rencontre à l'école maternelle ? Qu'est cette sortie de l'enfance dont il parlait – et pour entrer dans un lieu qui n'est pas son milieu mais un milieu social où il y a des règles d'orthographe pour tout le monde et où l'on ne va pas écrire comme on l'entend mais déposer les sons dans quelque chose de convenu pour tous ? C'est une opération qui est un passage auquel il faut être attentif et c'est déjà un franchissement qui n'est pas évident, loin de là, pour un enfant. Or que m'a-t-il raconté ? Nous y sommes revenu plusieurs fois : il sentait que dans ce cauchemar se ramassaient, se cernaient beaucoup de choses. C'est qu'il affirmait que jusque-là, la tonalité habituelle de la voix de son père n'était pas celle-là. Quelle était cette tonalité de la voix de son père ? Eh bien, depuis sa naissance, ce père avait manifesté une certaine jubilation à son accueil dans la vie parce que c'était un fils tard venu et que lui-même avait perdu son père assez tôt. Il était content d'avoir un fils, donc il lui parlait beaucoup. Seulement, le patient introduit une nuance entre la manière dont son père lui parlait jusque là – il lui passait pratiquement tout et ne l'avait pas obligé à aller à l'école très tôt. Le moment où ça se passe, c'est un moment où il est temps qu'il aille vraiment à l'école. Or, le père en a fait un enfant gâté par cette tonalité, cette joie d'avoir un garçon. Puis, boum ! On ne rigole plus, il faut faire des études, d'autant plus que ce père n'avait pas pu en faire lui-même. À ce moment-là, on entend le désir du père dans cette tonalité qui s'impose et qui fait comprendre : « Il faut que tu réussisses parce que moi, je n'ai pas pu faire d'études et je suis content de t'avoir car j'aimerais que tu fasses les études que je n'ai pas pu faire » – c'est la reconstruction qu'il a pu en faire après.

Donc ce malentendu, ou ce bien entendu de la veille, réveille quelque chose, mais c'est difficile à dire. Le malentendu se produit entre deux impacts de tonalités, une tonalité habituelle, le père est content de ce fils, et brusquement une tonalité sévère. Une tonalité, ce n'est pas tellement au niveau du sens. Bien sûr, l'enfant peut en faire une interprétation, il peut arranger ça avec du sens en se disant « Il faut que je réussisse bien à l'école. » Mais restons un peu sur ce bord – la tonalité qui fait cette petite différence, qui est perçue et qui fait rupture. Eh bien, la différence se situe entre le premier temps de lalangue et l'entrée dans le discours. En effet, l'orientation de Lacan veut nous soyons des êtres dérangés par le langage. Même si un autiste parfois se frappe les oreilles à en saigner pour ne rien entendre, même si un psychotique peut s'éloigner pour faire taire la voix qui l'envahit, c'est trop tard, les mots ont déjà impacté le corps : nous sommes ce corps qui a été très tôt en proie au langage.

Lacan va donc distinguer lalangue de la langue. Lalangue n'est pas forcément de l'ordre du sens, de l'ordre de quelque chose qui n'est pas pré-verbal. Le latin *verberare* signifie frapper, fouetter. Ça frappe, ç'a à voir avec la parole de l'autre mais ce n'est pas encore un ordre. Voyez ce père joyeux qui tient son gamin dans les bras, content d'avoir ce machin, cet objet (comme le dira J.-A. Miller, « on est d'abord objet *a* », on est trimbalé, secoué, on est l'objet dont l'autre (ici, le père) est content, à qui il parle beaucoup. Ça entre dans les oreilles de ce gamin, il baigne là-dedans.

Avec la différence de ton, le second revient sur le premier comme pour le traumatisme. En effet, le traumatisme freudien se produit toujours dans un second temps. Dans un premier temps, quelque événement me tombe dessus mais n'a pas particulièrement d'incidence. Il faut un deuxième temps pour qu'il revienne sur le premier et que s'engage l'effet traumatique. Et la différence se situe entre le premier temps de lalangue, lalangue comme pure résonance, résonance dans le corps de la sensibilité. « Les oreilles n'ont pas de paupières » écrivait Pascal Quignard. En effet, on peut fermer les yeux, mais les oreilles sont des trous.

Donc, il y a d'un côté lalangue comme résonance, pour chacun d'entre nous, de la réception de ceux qui nous ont accueillis, la manière dont a résonné leur parole – pas sans raisonner par la suite avec les deux qui se recouvrent et s'embrouillent. À la fin de son enseignement, Lacan parlera de résonance sans forme, sans autre forme que cette résonance dans le corps. D'autre part la langue qui va donner forme à ce sans forme, à ce pur résonnant, va donner raison à cette *réson* si je puis dire.

Cette forme appliquée à quelque chose qui n'a pas de forme donne une autre sonorité, et cette petite nuance, il faut bien lui donner un sens parce qu'il n'y a pas que lalangue, la résonance, il y a aussi la langue, le langage, la vérité, le sens, etc. En effet, le symbolique va donner forme à quelque chose qui n'a pas de forme et qui restera toujours sans forme puisqu'elle n'est que résonance. Ces formes sont celles que donnent le symbolique, la jouissance du sens avec l'imaginaire et la jouissance phallique avec le réel, mais laissent hors sens ce que très longtemps on appellera un « reste ». Freud le dira : on a beau avoir analysé à fond, il reste une « réaction thérapeutique négative », quelque chose que l'on n'arrive pas à inclure dans des interprétations. Que Lacan le représente par le refus de la jouissance féminine, voilà une piste importante à fouiller, mais fondamentalement, la manière dont a résonné dans notre corps la présence de l'autre et sa voix qui n'a pas de forme, on ne peut pas lui donner de forme, ou si on le fait, ce sont deux formes possibles dont l'une ne rentrera jamais dans le symbolique – et c'est celle-là qui nous réveille.

Petit rappel de ce qui précède. Le parlêtre est en proie au langage mais avant, il est en proie à lalangue. Nombre de mythes évoquent de charmantes jeunes filles qui éveillent les désirs de l'un ou l'autre dieu de passage qui se précipite sur la belle qui essaye de s'en sortir comme elle peut – comme Daphné en dernier lieu se transforme en arbre pour échapper au prédateur. Ainsi le très beau mythe relevé par Augustin Ménard, celui d'Alphée et d'Aréthuse qui, elle, se transforme en source, même si Alphée arrive à rejoindre la source.

Donc, comme nous le dit notre patient, il est en proie au monstre, à l'image du monstre qui chatouille comme le dit Lacan – cela commence par la chatouille et se termine par la brûlure, le feu dont parlait le patient.

Quelques formules de Lacan

C'est là ce je voudrais réveiller en rappelant l'impact du langage qui soulève pour chacun la question du traumatisme.

Dans son Séminaire sur *L'Angoisse*, Lacan dit qu'il y a eu une « intrusion radicale d'un milieu foncièrement autre pour chacun d'entre nous ». En effet, l'enfant sort d'un liquide, du ventre de la mère pour entrer dans un autre lieu, qui est d'air, cet air qui entre dans ses poumons. Or, ce n'est pas de cette intrusion dont parle Lacan mais de celle qui entre par l'oreille – seul orifice du corps que l'on ne peut fermer – qui va avoir un effet sur ce corps : le son du langage, mélange complexe de quelque chose qui a l'air d'être matériel et que Lacan nommera « motérialité ». Ces deux éléments – corps et corps du langage – se rencontrent, se mélangent au point de faire ce que l'on appelle notre corps pulsionnel, ce corps agité. Nous sommes dès le départ ce corps où s'est effectuée l'intrusion première d'un milieu foncièrement autre. Entre le corps et le corps du langage, il y a cette agitation qui se produit sur le corps de l'enfant. Chacun d'entre nous est en effet un être agité par le langage qui a fait intrusion en nous et nous a transformé à jamais en cet être travaillé par le langage, mais d'abord sous la forme de cette résonance. Et pour soutenir cette idée, Lacan revient sur la question du sujet pour relever qu'un sujet, par définition, est assujetti, mais assujetti à quoi ? – à ce qu'on appelle le langage, à distinguer de lalangue.

Lacan est au travail, il avance, oui, mais cela ne le satisfait pas. J'aime bien l'une de ses dernières phrases : « Je suis un obstiné, je disparaîs. » Lors d'un congrès à Nice, où Jacques-Alain Miller était venu parler de son essai *Vie de Lacan*⁵, il a dit que Lacan aurait bien pu s'arrêter à la logique, au discours, qui donne à son auditoire l'impression de le suivre. Mais non, il se plonge dans les nœuds. C'est infernal pour ceux qui le connaissent ! Il s'obstine jusqu'au bout à trouver une solution satisfaisante. Et Miller d'ajouter que s'il s'était arrêté avant, il en serait resté à cette question du sujet et n'aurait pas touché au réel et à la question de savoir comment en rendre compte.

Une autre expression de Lacan que je trouve incroyable, se trouve dans sa « Conférence à Genève » de 1975⁶ : « Le corps est une passoire. » Il ne s'agit donc plus d'un sujet qui parle mais d'un corps qui est traversé, c'est-à-dire qu'il n'y peut rien. Souvenons-nous de l'autiste qui se bouche les oreilles. Eh bien c'est trop tard ! Ça a déjà traversé la passoire qu'il est.

Le corps est une passoire par où s'écoule, dit-il, « l'eau du langage » Les paroles s'écoulent, pénètrent dans le corps, quelque chose traverse le corps. Le corps est une passoire par où l'eau du langage trouve à laisser au passage quelque détrit, un petit dépôt, une petite trace. Cette petite trace peut être une certaine tonalité, c'est difficile d'en dire plus puisque c'est un éprouvé, un débris avec lequel il faudra bien se débrouiller.

Donc, on a tous été traversés par quelque chose qui a résonné. En pensant à cette expression de Lacan alors que je marchais en montagne, j'entendais la neige fondre, j'entendais cette eau du langage et je me disais : Mais comment nommer cette eau du langage ? En effet, on peut parler de murmure, Lacan le fera, mais ce peut être un clapotis ou avec une cascade, quelque chose de fracassant. Il y a différentes nuances de cet écoulement, de cette sorte de bruit et il est remarquable que Lacan choisisse cette métaphore, non pas de l'air mais de l'eau. Ajoutons que ce qui est frappant dans cette résonance, ce qui va résonner, ce qui va réveiller et que l'on n'arrive pas à raisonner c'est que c'est immémorial. Ce n'est pas un souvenir, si ça l'était, il s'agirait d'un sujet qui se le rappellerait. Or, le patient dont je vous ai parlé ne se souvient pas de la manière dont son père pouvait lui parler à l'époque, ce sont des récits qui traînent dans la famille. La seule chose dont il se souvient est un changement de tonalité. Or, la résonance a commencé bien avant, cette résonance qui fait que ce corps joyeux, qui bouge, qui se sent bien dans la vie, à un moment s'entend dire « Bon, maintenant, il faut que tu ailles travailler à l'école. » Donc cet éprouvé, cette résonance immémoriale oubliée, elle est oubliée parce qu'elle est hors sens, on ne peut que la sentir, mais avec ces mots de « sentir » et d'« éprouver », parle-t-on encore de psychanalyse en tant qu'on ne peut la faire qu'avec le symbolique ? Car là, nous évoquons quelque chose qui résonne, qui est sans forme, qui est avant et au-delà ou en-deçà du symbolique. Cette résonance immémoriale oubliée puisque hors sens ne se saisit pas avec le sujet ou des images. C'est un éprouvé, si je puis dire, à notre corps défendant dans le présent du corps, même après une analyse mais alors, il s'aborde autrement.

C'est en ce point que me revient une troisième phrase incroyable de Lacan dans sa préface au *Séminaire XI*. Ce Séminaire a lieu au moment où Lacan s'est fait « excommunier » par la Société Française de Psychanalyse et c'est là où il commence à être Lacan si je puis dire. Eh bien, des années après, après son *Séminaire* sur Joyce, il fait une préface anglaise à ce *Séminaire XI*, où il va écrire cette phrase non psychanalytique : « Quand l'espace d'un lapsus n'a plus aucune

5. MILLER Jacques-Alain, *Vie de Lacan*, Paris, Navarin, 2011.

6. LACAN Jacques, « Conférence à Genève sur le symptôme », Paris, revue *La cause du désir*, n° 95, 2017.

portée de sens, alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient (Réel, soit l'éprouvé). On le sait, soi.»⁷ Ah bon ! On le sait, soi ? Et qu'est-ce qu'on sait ? Eh bien, je le sais moi, je ne peux pas te le communiquer. Et c'est cela qui est remarquable.

Je me souviens qu'il fut un temps à Gap où nous n'invitions régulièrement que des AE en exercice pour qu'ils nous enseignent sur cette fraîcheur. Parce qu'à partir d'un moment, on oublie peut-être un peu le vif, l'éprouvé. Et je me souviens du témoignage de Paola Bolgiani qui nous raconte son histoire effarante, effrayante et après elle dit : « Eh bien je me sens bien, mais je ne peux pas vous dire pourquoi je me sens bien. » Cela avait un côté étrange, à la limite on ne peut pas le raconter, c'est un peu idiot de se sentir bien, simplement on raconte ce qui a fait que jusqu'à ce bord-là on peut raconter, au-delà non ; il y a eu un pas, et raconter ce pas-là est difficile. Mais là réside l'intérêt des témoignages qui sont variables, qui résonnent plus ou moins pour chacun d'entre nous. Certains sont plus parlants que d'autres et je me souviens que Paola Bolgiani ou Anna Aromi arrivaient à nous faire entendre cette lutte pour chercher absolument jusqu'au moment où boum ! ça tombe, c'est stop, on le sent soi.

Le malentendu sur lequel on flotte

Donc, qu'est-ce que ce malentendu ? Ce statut étrange du malentendu, comment peut-on l'entendre ? Comment peut-on se supporter dans la théorie avec ça ? Pour parler de cette jouissance féminine, cette jouissance Autre, ce à quoi nous disons non, que nous soyons homme ou femme, je vais m'appuyer sur deux citations.

La première, de Freud, extraite des *Conférences d'introduction à la psychanalyse* et c'est sur la féminité. « Sous l'influence de l'envie de pénis, la petite fille est expulsée de la liaison à sa mère » (sa mère ne lui donne pas les repères qu'elle voudrait ou elle ne comprend pas sa mère) « et elle se hâte d'entrer dans la situation œdipienne comme dans un port. »⁸

Donc, pour la petite fille, s'il y a une certaine sensation du corps, ce que n'a peut-être pas un garçon, une petite fille, oui, elle sent quelque chose et il faut qu'elle s'accroche rapidement à la dimension phallique, qu'elle entre dans le port phallique. Ce qui nous a beaucoup intéressé à Gap, c'est la distinction que l'on peut faire entre les témoignages de collègues masculins et féminins, des analystes de l'École. Les masculins butent même à la fin sur quelque chose de cette jouissance féminine. Ils sont au bord, peut-être arrivent-ils à le faire entendre. Quant à la jouissance féminine pour une femme, elle a pu l'entendre et elle fait entendre en quoi il faut s'accrocher aussi à la dimension phallique, à cette dimension parfois de mère, peut-être plus facile que femme. Donc on voit bien que dans cette métaphore de Freud la petite fille peut être dans un océan, quelque chose de vaste et d'inconfortable, et que rapidement, il lui faut revenir à quelque chose de plus assuré, la dimension phallique, œdipienne. Et cela résonne-raisonne dans l'équivoque avec cette autre phrase de Lacan que je trouve étonnante dans « L'Étourdit » : « On flotte de l'îlot phallique à ce qu'on s'y retranche de ce qui s'en retranche. »⁹ On se retranche dans l'îlot phallique, on est très content, c'est bordé, c'est comme le port freudien. Que l'on soit homme ou femme, ouf, on se retranche de la haute mer si je puis dire, dans l'équivoque même. Donc on flotte dans l'îlot phallique dans lequel on se retrouve être mère, avoir des enfants, jouissance phallique, jouissance du sens, on s'y

7. LACAN Jacques, *Autres Écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 571.

8. FREUD Sigmund, *Conférences d'introduction à la psychanalyse*, Paris, Folio, p. 173.

9. LACAN Jacques, « L'Étourdit », *Autres Écrits*, op. cit., p. 468.

réfugie. Mais puisqu'on s'y retranche, on se retranche aussi de quelque chose qui n'est pas l'îlot phallique, cet Autre, cette haute mer, on ne prend pas le large, on ne s'ex-île peut-être pas facilement de cet îlot phallique.

Cette jouissance comme telle, cette jouissance féminine va au-delà de l'abri phallique. Si déjà une femme s'y abrite, on peut comprendre qu'un homme qui y est installé n'est peut-être pas prêt à aller de ce côté-là. Comme disait Lacan, peut-être des mystiques comme Saint Jean de la Croix y atteignent. À Gap, nous avons été très sensibles au témoignage de Jérôme Lecaux, qui arrive à bien rendre compte de cette jouissance Autre, qu'on n'entend pas forcément chez d'autres collègues qui peuvent dire : Je suis au bord mais, je suis capable de calmer ma jouissance fantasmatique dans le rapport à une femme, j'arrive à aller jusqu'à considérer que je n'amène pas une femme dans mon scénario pour la comprendre comme je le comprends, mais elle a quelque chose de carrément autre, peut-être un homme n'est-il pas capable d'aller jusque-là.

Mais ressentir quelque chose de totalement autre dans son corps, comme Jérôme Lecaux peut le dire, c'est rare.

Du trou au traumatisme

Le trou de l'impact, celui qui résonne, le trou de la jouissance comme telle, cette intrusion dans le corps, voilà notre point de départ, que Lacan appellera « traumatisme ». Et sur ce traumatisme originel, chaque être parlant va mettre du symbolique et de l'imaginaire, des circuits pulsionnels, des idées – mais sans jamais arriver à dire ce qu'il en est. Cependant demeure l'éprouvé du corps, que l'on peut parfois ressentir – et ce n'est pas si mal.

Les rêves de transfert

CE TRAVAIL renvoie à une interrogation concernant les rêves de transfert au cours d'une cure, c'est-à-dire les différentes places où l'analysant met l'analyste et ce que le rêve dit de la position de jouissance du patient à un moment donné.

Le sens du rêve tel que Freud le développe dans la *Traumdeutung* n'est pas pour autant négligé mais nous essaierons de prendre en compte les avancées plus récentes contenues dans l'ouvrage de Caroline Korezky. L'exemple freudien tiré de l'analyse de l'homme aux rats souligne l'intrication des différents affects comme le montrent d'autres épisodes de l'analyse.

J'évoquerai également un rêve de patiente mis en acte.

Madame C, qui a déjà vécu des épisodes de débranchement ayant entraîné une hospitalisation, met en acte la question du désir de l'Autre lors d'un passage à l'acte que j'évoquerai plus loin.

Ces rêves se situent sur le registre du transfert positif, bien qu'il soit difficile de séparer les deux versants et que dans l'un et l'autre cas, l'hostilité dans les commentaires était manifeste.

Il ne faut pas oublier que la haine est première comme le fait remarquer Lacan à partir du texte freudien sur la dénégation. Haine qui se rattache à la part rejetée lors de la *Bejabung*.

Dans le cas de l'homme aux rats, le patient rêve d'épouser la fille de Freud qu'il a cru apercevoir en se rendant à ses séances. Mais il la rêve avec des crottes sur les yeux, ce qui évoque selon Freud la problématique, répétition de celle de son père, du dilemme entre une union avec une femme pauvre ou une femme fortunée. Il suppose à ce moment-là que Freud est extrêmement riche. Le rêve est facile à décoder selon Freud : son désir n'est pas orienté vers cette jeune fille pour ses beaux yeux mais pour son argent en tant qu'héritière de son père, que ce patient suppose fortuné. Le rêve met en jeu la problématique anale propre au sujet obsessionnel.

Ce rêve n'est qu'une projection de sa problématique centrale, qui sera décrite dans «Le mythe individuel du névrosé» où Lacan, alors sur les traces de Lévy-Strauss, revient sur le déterminisme symbolique à l'œuvre dans l'histoire de ce patient, qui répète en effet les hésitations de son père entre une femme pauvre qu'il aime et un mariage plus valorisant socialement.

L'histoire ne dit pas si c'est un rêve qui réveille, mais compte tenu du contexte, nous pourrions dire que c'est une étape de la continuation de ses élaborations fantasmatiques autour de la problématique paternelle, liée à son identification à son père. Ce rêve freudien est inscrit sous l'égide du Nom-du-Père comme l'implique l'époque.

C'est un tout autre tableau qui se présente avec Madame C. Il s'agit d'une patiente rencontrée en CMP (Centre médico-psychologique), après une brève hospitalisation en clinique qui s'est mal passée. Elle a environ quarante ans. Très agitée, elle pose la question de savoir si on pourra l'aider et, sans attendre d'avoir expliqué ce qui la tourmente, elle part brusquement. Elle reviendra un peu plus tard et acceptera un travail de parole qui se poursuivra pendant plusieurs années avec des épisodes de doute, des moments interprétatifs à propos d'une parole que j'ai pu prononcer et qu'elle interprète sur un mode violemment péjoratif. Plusieurs années s'écoulaient ainsi. Entre temps, une psychiatre libérale, orientée par la psychanalyse, assure un suivi du traitement : M^{me} C. a une très faible dose de Risperdal qui suffit à la stabiliser, et le transfert semble bien installé – au point que lorsque je quitte l'hôpital, elle a un moment de panique et fera le choix de prendre le train deux fois par mois pour venir à ses séances.

Le travail continue sous forme de conversation tout en étant allongée, ce qui lui permet d'éviter le regard. Elle réussit avec beaucoup de doutes à intégrer un petit emploi administratif, à divorcer de son mari très dévalorisant, puis à acheter une maison avec l'héritage de ses parents.

Concernant ses doutes, j'évoque la « machine à se tracasser », automatisme mental qui accompagne ses crises de doute et qui peut concerner aussi bien sa vie sociale que divers phénomènes de corps. Tracas qui donnent lieu à d'interminables ruminations.

Ces avancées dans son existence ne se sont pas faites sans peine, et au fil des années, elle parviendra à repérer des déterminants de son histoire : deuxième fille de quatre enfants, elle a entendu de la part de sa mère qu'elle n'était pas désirée, et sera traitée par elle comme une handicapée. Ceci illustre la remarque de Jacques-Alain Miller dans son cours¹, où il évoque pour un sujet le poids sur une vie d'un énoncé de l'Autre, affirmation décisive du non-désir crûment exprimé par sa mère. S'y ajoute l'incapacité répétitivement soulignée par celle-ci : « Toi tu ne sauras pas. ». À la lumière de ce cours, Je me suis rendu compte que beaucoup d'éléments du discours de M^{me} C. convergeaient vers l'impact de cet énoncé que la figure sacrée de la mère dans ce milieu agricole traditionnel interdisait d'interroger.

Cette convergence « dégage un S_1 , signifiant maître du destin »².

Un rêve est venu récemment illustrer cette problématique. Le facteur déclenchant est le titre d'un film récent dont elle a lu l'affiche qui évoque le fait d'être attendue.

Le texte du rêve est le suivant : elle arrive dans une gare, un homme l'attend. Évocation du désir de l'Autre dont elle reconnaîtra que c'est l'objet de rêveries mais que ça ne lui est jamais arrivé.

En fait, ce non désir, elle l'a répété sur le plan amoureux en épousant un homme manipulateur et violent qui l'a constamment rabaisée en la traitant comme une débile et en l'utilisant comme un objet sexuel.

C'est à la suite de l'évocation en séance de ce mari, dont elle est déjà séparée, que survient un moment de débranchement et un passage à l'acte sur fond de transfert. Un matin où je suis à mon cabinet elle m'appelle et m'annonce son arrivée. « J'ai entendu que vous m'appeliez et que vous me disiez de venir. Vous me disiez de revenir ». « Je ne sais plus qui je suis, si vous êtes mon thérapeute ou mon mari, s'il faut que je revienne avec lui ».

J'ai une frayeur rétrospective du fait qu'elle est venue en voiture dans cet état, et après un long temps d'échange, elle accepte de retourner chez elle avec son ex-mari qui viendra la chercher, un de ses amis ramenant la voiture.

Que s'est-il passé ? Le travail de parole auquel elle adhère a cédé le pas à la mise en acte de sa jouissance. Elle interprète le désir de l'Autre comme souhaitant qu'elle revienne avec son mari. Nous sommes confrontés à une disruption de la jouissance où l'homéostasie antérieure se trouve bousculée par l'attraction d'une jouissance masochiste. Récemment, elle dira encore à plusieurs reprises : « C'est mon destin », ou bien « C'est mon caractère » – ce qui induit une résistance aux changements dans le travail psychique et dans sa vie personnelle.

Dans ces moments psychotiques, moments de dénouage entre l'imaginaire et le symbolique, l'objet *a* en tant que condensateur de jouissance n'est plus expulsé, elle n'en est plus séparée, d'où la dissolution du champ de la réalité, l'angoisse et l'égarement que des interprétations persécutives viennent tenter de border. C'est ce qu'indique Lacan dans sa « Question préliminaire »³

Par exemple, lors de son hospitalisation, autre moment de débranchement, le médecin tenterait des expériences sur elle avec des médicaments. On veut la rendre homosexuelle. Elle finira par s'enfuir et fera à pied, de nuit, la trentaine de kilomètres qui la sépare de son domicile.

1. MILLER Jacques-Alain, « L'orientation lacanienne. Le partenaire symptôme », cours du Département de psychanalyse de l'Université de Paris VIII (inédit), leçon XVI.

2. *Id.*

3. LACAN Jacques, « Question préliminaire à tout traitement possible de la psychose », *Écrits*, Paris, Seuil, 1966.

Quel est le statut du rêve pour cette patiente ? Il semble y avoir deux statuts : la plupart du temps, des rêves peuvent être rattachés à leur source et donnent lieu à des associations qui en explicitent partiellement la signification, malgré une inertie dialectique qui fait résistance.

En revanche, le rêve ou elle entend que je l'appelle a-t-il vraiment le statut de rêve ou s'agit-il d'une idée délirante nocturne qui la pousse à l'acte ? Le travail a continué à un rythme bimensuel avec les avancées déjà évoquées.

Actuellement, elle bute sur le fait de s'absenter psychiquement lors de discussions avec des ouvriers ou même avec ses filles. Elle se met à la merci de l'Autre, retrouvant un mode de jouissance qui lui est habituel, et en déduit qu'elle ne se considère pas comme à égalité avec l'Autre, elle fuit la confrontation.

Cette question du transfert est devenue secondaire dans la dernière partie de l'œuvre de Lacan alors qu'il y a consacré un séminaire et qu'il en fait un des quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse, comme nous l'a fait remarquer Jacques-Alain Miller.

Que conclure de ces éléments cliniques, sinon constater que la disruption survient à des moments singuliers où son mode de jouissance est particulièrement impliqué, ce qui ne s'est produit que très rarement et accompagné d'angoisses extrêmement intenses.

Comme lors des premières rencontres, le travail de parole a permis de border ces angoisses, mais aussi un raboutage de l'imaginaire et du symbolique. M^{me} C. ne présente pas dans la vie courante de signes psychopathologiques en dehors de son retrait face aux autres et de sa difficulté à passer de la pensée aux actes.

L'acte représente toujours une coupure par rapport à une homéostasie, à une jouissance tempérée par la routine ou par la signifantisation. Pourra-t-elle franchir le saut de la mise en acte ? Le travail se poursuit dans sa fonction sinthomatique.

Réveil et désir au feu du réel

EN PSYCHANALYSE qu'entend-on par réveil et comment articule-t-on ce concept avec la dialectique du désir et de la demande ? Je voudrais aborder cette question en m'appuyant sur *La servante écarlate*. Margaret Atwood a écrit cette œuvre il y a 35 ans, pendant un séjour à Berlin-Ouest quelques années avant la chute du mur ; c'est une fiction située dans le nord des États-Unis dans la deuxième moitié du XXI^e siècle. Cette dystopie¹ dresse des tableaux de rêves, de situations symboliquement fortes. Il n'est pas question de faire la psychanalyse d'une œuvre littéraire, mais il est toujours intéressant de faciliter l'approche, la compréhension de la théorie analytique au moyen de ce que l'artiste, qui précède toujours la psychanalyse, nous montre par son art. On y trouve très souvent des exemples éclairants. Cela permet de faciliter la compréhension de ce qu'est le réveil. Ne perdons pas de vue le caractère artificiel, de fiction de la description de ces rêves, reflets du fantasme de l'écrivain. Ce sont néanmoins des objets de travail au même titre que les rêves rapportés par le rêveur ; car Freud dans la *Traumdeutung*, affirme que ces fantasmes éveillés méritent le nom de rêves car ce sont des accomplissements de désir.²

Defred, l'héroïne du roman, a fait deux rêves pendant son séjour dans l'état de Gilead dans lequel elle est incarcérée. Au cours du XXI^e siècle, dans le nord des États-Unis d'Amérique, une guerre civile a divisé différents états de l'union. Une théocratie s'est emparée du pouvoir sur le mode de la dictature ; elle a imposé des lois de fer visant à restaurer les mœurs. Ceux qui ont eu la malchance d'être prisonniers pendant la guerre sont tombés aux mains des dirigeants de Gilead.

Deux rêves

Les circonstances du premier se situent pendant la guerre ; Defred fuit devant les envahisseurs avec son enfant qu'on va lui enlever. Voici les points principaux du texte du rêve³ : « Je cours, avec elle, je la tiens par la main, la pousse, la tire à travers les fougères, elle n'est qu'à demi éveillée à cause du cachet que je lui ai donné pour qu'elle ne pleure pas ni ne dise quelque chose qui nous trahirait, elle ne sait pas où elle est. Je la tire à terre et roule au-dessus d'elle pour la couvrir, la protéger. Je répète tais-toi, mon visage est mouillé, sueurs ou larmes. Je me dégage, je ne veux pas l'étouffer, je m'enroule autour d'elle en gardant la main sur sa bouche. Je chuchote, tout va bien, je suis là, je t'en prie, ne bouge pas ; puis je la vois s'éloigner de moi à travers les arbres, et me tendre les bras tandis qu'elle est emportée au loin.

La cloche me réveille ; puis Cora qui frappe à ma porte, je m'assieds sur le tapis, éponge mon visage trempé avec ma manche ; de tous les rêves celui-ci est le pire. » Cette représentation onirique atroce ne la réveille pas ; c'est la cloche du lieu où elle est incarcérée qui la tire du sommeil.

Le texte du second rêve commence par : « Je rêve que je suis réveillée⁴. Je rêve que je sors du lit et traverse la chambre, pas cette chambre et je sors par la porte, mais pas cette porte. Je suis chez moi, l'un de mes chez moi, et elle court à ma rencontre, dans sa petite chemise de nuit verte avec un tournesol sur le devant, pieds nus et je la soulève et sens ses bras et ses jambes m'entourer et je me mets à pleurer, parce que je sais alors que je ne suis pas éveillée. Je suis de nouveau dans ce lit, à essayer de me réveiller et je m'éveille, et ma mère

1. Récit de fiction qui décrit un monde utopique sombre. 1984, de George Orwell, est une dystopie.

2. FREUD Sigmund, *L'interprétation des rêves*, Paris, PUF, 2012, p. 419.

3. ATWOOD Margaret, *La servante écarlate*, Paris, Robert Laffont, Pavillon poche, p. 145.

4. *Ibid.*, p. 199.

m'apporte un plateau et me demande si je me sens mieux. Quand j'étais malade, enfant, elle devait s'absenter de son travail et rester à la maison. Mais je ne suis pas éveillée cette fois-ci non plus.

Après ces rêves je me réveille vraiment et je sais que je suis vraiment éveillée parce qu'il y a la couronne, au plafond, et mes rideaux qui pendent comme une chevelure blanche de noyée. Je me sens droguée. Je réfléchis à cela : peut-être est-ce qu'ils me droguent ; peut-être la vie que je crois vivre est-elle un délire paranoïaque.

Vain espoir. Je sais où je suis, qui je suis, et le jour que nous sommes : tels sont les tests, et je suis saine d'esprit. La santé mentale est un bien précieux. Je l'économise comme les gens économisaient jadis de l'argent, pour en avoir suffisamment, le moment venu. »

Un des problèmes dominants de cette dictature qui vise à restaurer l'ordre moral est la démographie, il n'y a presque plus de naissances. Dès lors, toute femme en âge de procréer est capturée. Elle est traitée comme un objet, soumise à un régime très strict et à une surveillance sans faille limitant tous ses mouvements. Elle est destinée à être fécondée par un des dignitaires du régime en vue de la reproduction. On la qualifie de servante. On lui enlève son nom qu'on remplace par le nom du dignitaire qui doit la féconder ; en l'occurrence notre héroïne est la servante de Fred. La place de la servante n'est en aucun cas celle d'une concubine. L'acte sexuel ne doit pas être inspiré par le désir ; il ne doit engendrer aucun plaisir, l'orgasme est sévèrement combattu – ce serait un symptôme de frivolité. Tout est organisé pour que le désir et la jouissance singulière de chaque sujet ne se manifeste pas. Dans le monde de Gilead, la servante est réduite à être « un utérus à deux pattes », sans aucun égard pour son humanité. Elle ne fait pas parti d'un harem destiné à procurer du plaisir mais elle est là pour assurer une fonction de reproduction. Il n'est même pas possible qu'elle puisse communiquer avec les autres servantes qui sont dans la même situation qu'elle. Une organisation qualifiée « d'œil » la surveille de façon implacable. Un langage mécanique, imposé, fait sans cesse les louanges de Dieu qui a voulu l'état de Gilead, le soutient et le protège. Il ne s'agit pas seulement d'obéir aux ordres tyranniques, il faut aussi incorporer les règles et les lois de la république de Gilead. Une des tantes (sont ainsi nommées les femmes âgées qui font régner l'ordre chez les servantes) le dit bien : « La république de Gilead est en vous. » Tout individualisme est proscrit et sévèrement puni ; tout humanisme qui donnerait priorité à la dignité et à la liberté de l'humain est systématiquement combattu. La répression est très sévère, la pendaison est la sanction la plus habituelle pour toute rébellion ou trahison. Les exécutions sommaires sont publiques et les dépouilles restent exposées à la vue de tous sur un mur pendant des semaines. C'est une culture barbare telle que celle conçue par les nazis. Dans les associations dites du *Lebensborn* (fontaine de vie) les SS pérennisaient la race aryenne pure un peu comme l'État de Gilead.

Ce régime de fer est critiqué à l'intérieur ; de fréquentes tentatives de rébellion ou d'évasion surviennent. L'une des servantes particulièrement audacieuse réussit à s'évader mais elle est finalement reprise. Mais cela donne de l'espoir et devient le fantasme du groupe. Defred formule en secret son désir ; elle a l'intention de sortir d'ici et de retrouver son enfant. Le commandant dont elle est la servante est âgé ; elle a réussi à le mettre de son côté. Cet homme, un des responsables de cette fameuse république, devient amoureux d'elle. Il voudrait un rendez-vous galant. Dans leurs rencontres secrètes, il affiche clairement son désir. Defred ne se prête au jeu de la séduction qu'en apparence.

Dès lors le mensonge et la ruse entrent en scène. Malgré toutes les embûches, elle réussit à construire une vie de couple clandestine avec le chauffeur du commandant. Son désir de femme se réveille. Defred est enceinte de sa liaison avec le chauffeur, ce qui lui vaut un régime de faveur car la grossesse est attribuée au commandant. Elle va réussir à s'évader. Le roman se termine sur ce constat de Defred : « Je me hisse, vers l'obscurité qui m'attend à l'intérieur ; ou peut-être la lumière. »

Que nous apprend cette œuvre littéraire ?

Le premier rêve est organisé pour permettre au sujet de continuer à dormir et d'éviter le réveil qui la confronterait brutalement à un réel insupportable. Le plaisir de dormir est sauvegardé grâce à la satisfaction hallucinatoire qui montre son enfant vivante; c'est le bruit extérieur, la cloche qui tire la rêveuse du sommeil. Dans le rêve de « l'enfant qui brûle » rapporté par Freud, il en va de même: c'est le bruit du cierge qui tombe qui réveille le père endormi. Le réel extime à la rêveuse entre en scène par l'intermédiaire du bruit de la cloche; il est l'indice de la discipline de fer inhumaine qui règne à l'extérieur, qui envahit et écrase le sujet; ce réel finit par la réveiller. Si le rêve est le gardien du sommeil il ne l'est que jusqu'à un certain point. Il ne peut rien contre la cruauté du réel que signifie le son de la cloche ou la chute du cierge dans le rêve rapporté par Freud.

Lacan, dans le commentaire de ce rêve⁵, retrouve la même circonstance de réveil du rêveur que dans *La servante écarlate*: un bruit. Puis le rêveur entend son fils qui lui murmure sur un ton de reproche: « Père ne vois-tu donc pas que je brûle ? » Lacan y voit le reproche que l'enfant fait au père de n'avoir pas su protéger son enfant; la fonction paternelle est en échec face au réel de la mort.

Dans le rêve de Defred c'est aussi la fonction de protection de l'enfant qui est en défaut. Comme dans le rêve rapporté par Freud son enfant lui échappe. Freud s'en tient dans son interprétation à la quête de sens alors que Lacan est orienté par les effets de réel dans le rêve. Si nous suivons la thèse freudienne de satisfaction hallucinatoire du désir, la servante écarlate évite l'horreur du réel pour pouvoir dormir. L'interprétation lacanienne ne contredit pas la position de Freud mais elle va plus loin; elle y voit la défaillance de la fonction paternelle, l'impossibilité d'être père face au réel.

Ce rêve de Defred est un rêve d'angoisse post-traumatique répétitif. Il est, nous dit la rêveuse, « le pire de tous les rêves ». Ces rêves post-traumatiques, Freud en a observé chez les traumatisés de la première guerre mondiale. Il avait déjà dès son premier grand ouvrage *La Traumdeutung*, entrevu la butée du sens dans l'ombilic du rêve, en particulier dans le rêve de l'injection faite à Irma. Les rêves des rescapés de la première guerre mondiale lui ont permis d'élaborer l'au-delà du principe de plaisir et l'existence de la pulsion de mort. À sa suite Lacan a théorisé le réel. Il a ainsi fait évoluer la position de Freud jusqu'à la contredire lorsqu'il a annoncé que ses rêves à lui, lui donnaient plutôt le désir de se réveiller que de dormir.⁶

Les rêves de la servante écarlate donnent un exemple de ce qu'est la dialectique du désir et de la demande. Ce que demande cette mère c'est de garder son enfant. Dans le scénario du rêve on la lui arrache. La demande est insatisfaite, elle laisse du manque, un manque terrible qui stimule le désir, désir de dormir dans un premier temps qui deviendra autre dans la suite de l'histoire. Les dirigeants de Gilead dans leur entreprise mortifère, veulent maîtriser les désirs et standardiser les jouissances; ils ne parviennent qu'à exacerber le désir.

Margaret Atwood donne à la pulsion de mort une autre issue, une issue vers la vie.

Dans sa liaison avec le chauffeur, employé du commandant, Defred est surprise par son audace et les risques qu'elle n'hésite pas à prendre et qui mettent en danger sa vie. Leur rencontre initiale survient apparemment de façon aléatoire. Le moment de la rencontre amoureuse est celui

5. LACAN Jacques, *Le séminaire*, livre XI, *Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Paris, Seuil, 1973, p. 56-59.

6. LACAN Jacques., « Le rêve d'Aristote », *La Cause du désir*, n° 97, 2017, p. 8-9. « J'ai parlé du réveil. Il se trouve que j'ai rêvé récemment que le réveil sonnait. Freud dit qu'on rêve du réveil quand on ne veut en aucun cas se réveiller. [...] Que j'hallucine dans mon rêve

le réveil sonnait, je considère cela comme un bon signe, puisque, contrairement à ce que dit Freud, il se trouve, moi, que je me réveille. Au moins me suis-je, dans ce cas, réveillé. »

du réveil point clé de l'histoire⁷. Le désir s'était déjà manifesté dans le premier rêve sous la forme vitale de lui permettre de continuer à dormir; le désir sexuel s'est réveillé lors de la scène de la rencontre amoureuse. Elle ne cède plus sur son désir. Cela lui permet de dialectiser la pulsion. Dès lors notre héroïne construit une stratégie qui lui permettra de s'évader de cet enfer. Dans la relation humanisée avec cet homme, qui devient son homme; elle retrouve son désir vers la vie. Un mouvement vital s'empare de la pulsion de mort qui s'imposait par la soumission aux règles de fer de cet univers concentrationnaire. Ce mouvement vital devient la cause de toute son entreprise, qui va lui permettre de s'évader.

La structuration du second rêve est différente. Defred y rêve autrement. Dès la première phrase elle annonce clairement son désir: «Je rêve que je suis éveillée.» Sa vie intime après la rencontre d'un humain s'est transformée. Son désir s'affirme. Dès la première scène, elle retrouve les moments merveilleux lors desquels elle se réveillait avec la présence de son enfant. Sa demande est satisfaite. Cette scène est l'inverse de celle du premier rêve dans laquelle on lui enlevait son enfant. C'est la satisfaction de sa demande qui la réveille précisément au moment où la demande satisfaite risque de saturer le manque; c'est là que se situe le danger d'être endormie par une demande satisfaite; le désir qui est d'un autre ordre que la demande, s'est réveillé; il devient plus fort que le désir de dormir. C'est ce que théorise Lacan: «Si mon rêve vient à rejoindre ma demande [...] alors je m'éveille»⁸. Contrairement au premier rêve, le sujet n'a pas besoin d'un bruit extérieur pour se réveiller. Son désir est percuté par un réel effroyable lorsqu'elle voit la couronne au plafond de sa chambre. Elle se réveille un bref instant devant l'horreur qu'elle ne peut soutenir plus longtemps; puis elle est reprise par la réalité. La force du désir du sujet de l'inconscient, fortement cogné par le réel, la réveille et l'invite à s'opposer et s'éloigner du réel qui règne à l'extérieur.

Defred avait été reléguée à la place d'un objet utilisable par la société tyrannique qui l'avait capturée. Le sujet était écrasé, anéanti mais il n'était pas totalement mort; la contingence d'une rencontre lui redonne vie. La servante écarlate, celle à qui on a même enlevé son identité, son nom, est effacée; le sujet de l'inconscient réveillé peut reprendre les choses en main.

Lacan nous permettra d'apprendre à faire avec le réel dans la pratique de la psychanalyse; le réveil nous apparaît comme un opérateur de l'appareil psychique⁹ pour sauvegarder le désir là où il risque d'être écrasé par la satisfaction de la demande. Ce rêve a un effet conclusif et oraculaire, il est comparable aux rêves de fin d'analyse¹⁰. Il permet à l'entreprise d'évasion de commencer à se déployer. Le texte du rêve, dès la première phrase: «Je rêve que je me réveille», est performatif. Il fait ce qu'il dit. Au sein de la déshumanisation programmée, le désir ne s'éteint pas complètement, à condition que le sujet veuille bien entendre l'insistance de son désir inconscient et ne cède pas sur son désir.¹¹

Lacan, dans *Encore*, constate: «Ils se réveillent, c'est-à-dire qu'ils continuent à rêver»¹²; le désir a réveillé Defred et lui a permis d'assumer son évasion et le retour de ses deux enfants chez elle. Cette fin heureuse est représentée dans les *Testaments*; ce roman, écrit il y a un an,

7. ATWOOD Margaret, *La servante écarlate*, op. cit., p. 184-185.

Voici le texte: «Le chauffeur: "Ne criez pas. Tout va bien".» Puis un peu plus loin: «Il fait un pas vers moi qu'est-ce que vous faites ici? dit-il, je ne réponds pas. Lui aussi est en infraction, ici, avec moi, il ne peut pas me dénoncer. Ni moi, lui. Pour le moment, nous sommes des miroirs. Il pose sa main sur mon bras, m'attire contre lui, sa bouche

sur la mienne, qu'attendre d'autre de pareilles privations?» Et plus loin: «C'est trop dangereux, il le sait, nous nous repoussons l'un l'autre, pas loin. Trop de confiance, trop de risques, trop, trop vite.»

8. LACAN Jacques, *Écrits*, op. cit., p. 624.

9. KORETZKY Carolina, *Le réveil. Une élucidation psychanalytique*, Rennes, PUR, p. 166 (travail de Marie-Hélène Brousse).

10. Citation de Serge Cottet, *Ibid.*, p. 166.

11. *Ibid.*, p. 192.

12. LACAN Jacques, *Le séminaire* Livre XX, *Encore*, Paris, Seuil, 1975, p. 52-53.

est une suite de *La servante écarlate* : il montre bien toutes les épreuves traversées par notre héroïne. Mais celle-ci finit par se rendormir lors des retrouvailles avec ses deux filles. Cette réalité heureuse lui permet de continuer à rêver et à oublier les terribles moments vécus dans son existence. C'est bien ce qu'écrit Lacan : « Je rentre comme tout le monde dans ce rêve qu'on appelle la réalité. » Dans la fin des *Testaments* le rêve se poursuit dans la réalité de tous les jours : « On ne se réveille jamais : Les désirs entretiennent les rêves »¹³. C'est pour le Parlêtre, celui qui jouit en parlant et ne veut rien en savoir, l'occasion de construire une réalité qui lui permette de se protéger du réel. Mais l'acte analytique dans la dernière élaboration de Lacan, le Lacan du réel, peut produire un réveil. Et contrairement à l'élaboration première de Freud, le rêve n'est plus le gardien du sommeil. C'est ce qui arrive à Defred, un bref instant, à la fin du second rêve¹⁴. Mais ce réveil n'est qu'un éclair, un bref éclair de lucidité que l'humain ne peut supporter plus longtemps.

13. LACAN Jacques, Improvisation rêve réveil, Cause du désir, n° 104, p. 10.

14. LACAN Jacques, Le Séminaire, livre XXII, « R.S.I. », leçon du 11 février 1975 « C'est un de mes bateaux que "le réveil, c'est un éclair". Il se situe pour moi, [...] au moment où effectivement je sors

du sommeil, j'ai à ce moment-là un bref éclair de lucidité, ça ne dure pas, bien sûr, je rentre comme tout le monde dans ce rêve qu'on appelle la réalité, à savoir dans les discours dont je fais partie ».

Le rêve, son mensonge, sa vérité

« I L N'Y A PAS DE VÉRITÉ qui, à passer par l'attention, ne mente ». Il s'agit de mettre à l'épreuve cet énoncé de Lacan pour ce qui concerne l'espace du rêve comme il le dit à propos de « l'esp d'un laps » – espace d'un lapsus.¹

Cet énoncé est du 17 mai 1976, année où il vient de terminer son *Séminaire* sur Joyce, pour préfacier l'édition anglaise du *séminaire XI*, *Les quatre concepts de la psychanalyse* (1963-64). Ce passage mérite d'être repris de façon plus complète : « Quand l'esp d'un laps [...] : l'espace d'un lapsus, n'a plus aucune portée de sens ni d'interprétation, alors seulement on est sûr qu'on est dans l'inconscient. [...] Mais il suffit que s'y fasse attention pour qu'on en sorte. [...] Resterait que je dise une vérité. Ce n'est pas le cas : je la rate. » Puis vient la phrase citée « il n'y pas de vérité qui à passer par l'attention ne mente ».

La vérité, Lacan dans son premier enseignement en parle en termes de « mi-dire de la vérité ». Il suit en cela pas à pas le parcours de Freud quand il reprend les rêves de ce dernier, « la triméthylamine » par exemple. Et fin 1973, lors de sa fameuse *Télévision*, sur son ton bien à lui : « [...] pas toute parce que toute la dire on n'y arrive pas [...] C'est même par cet impossible que la vérité tient au réel ».²

Sans doute notre oreille est-elle accoutumée à ce que Lacan accouple le mensonge à la vérité dès ses premiers *Séminaires* avec la « parole menteresse [...] qui instaure dans la réalité le mensonge »³, le paradoxe d'Épiménide « je dis que je mens »⁴ ou encore avec son fameux monologue de la vérité « moi, la vérité, je parle »⁵ en 1955 dans *La chose freudienne*.

Dans son dernier enseignement la mise en avant du réel, de l'inconscient réel, conduit à accentuer la question du mensonge. C'est ainsi que dans ce petit texte de 1976, Lacan amène la question de la fin de l'analyse : dévoiler « le mirage de la vérité, dont seul le mensonge est à attendre ». Même la passe, dit-il est « laissée à la disposition de ceux qui se risquent à témoigner au mieux de la vérité menteuse ». Jacques-Alain Miller, en commentaire, reprend cela dans ces termes : même « le symbolique ne demande qu'à tromper »⁶ en tant qu'il donne au réel un habit de semblant.

C'est entre mensonge et vérité qu'il s'agit de pouvoir s'orienter dans notre clinique, en particulier quand il s'agit de l'espace du rêve.

Un « mensonge », freudien

Dans la référence à Freud, trouve-t-on du mensonge sur le mode lacanien des années 70 ? Le terme apparaît de façon générale dans son acception courante, par exemple le mensonge du petit Hans à propos de son onanisme.

Le mensonge apparaît d'une façon qui mérite d'être relevée dans l'*Esquisse pour une psychologie*, et ceci par un choix de la traduction en langue française. Quelques paragraphes sont intitulés par une expression grecque « *proton pseudos* » hystérique, πρώτον ψεύδος ὕστ. Les traducteurs de la première édition précisent « premier mensonge hystérique ».⁷

1. LACAN Jacques, « Préface à l'édition anglaise du *Séminaire XI* », mai 76, dans *Autres écrits*, Seuil 2001, p. 571.

2. LACAN Jacques, « *Télévision* » (1974), dans *Autres écrits*, p. 509.

3. Cf. LACAN Jacques, *Sém. Livre 1, Les écrits techniques*, 9 et 23 juin 54, p. 254 et 285.

4. Cf. LACAN Jacques, *Sém. Livre XI, Les quatre concepts fondamentaux de la psychanalyse*, Seuil 1973, 29 janvier et 22 avril 1964, p. 38 et 127-128-129.

5. LACAN Jacques, « *La chose freudienne* » (1955) dans *Écrits*, Seuil 1966, p. 409.

6. MILLER Jacques-Alain, Cours 98-99, *L'expérience du réel dans la cure analytique*, le 13 janvier 99.

7. FREUD Sigmund, « *Esquisse d'une psychologie scientifique* » (1895), dans *La naissance de la psychanalyse*, PUF 1969, p. 363, 367 et 369.

Freud y démontre à propos d'Emma que le symptôme est, comme nous le savons, le résultat de fausses connexions (*falsche Verknüpfungen*), résultat dû au processus primaire de sorte qu'il convient d'aller à la recherche de ce qui est oublié pour dévoiler les condensations et déplacements – métaphores et métonymies – qui ont travesti la vérité.

Proton pseudos est employé quatre fois dans ces quelques pages. *Proton* peut être traduit par « premier », mais aussi par « primaire », puisque nous sommes dans le système freudien. Le choix pour traduire *pseudos* n'est pas indifférent. Parlera-t-on d'erreur, erreur primaire, parlera-t-on de fausseté, selon le choix d'une autre traduction ? Où gardons-nous cette notion du mensonge, « premier mensonge hystérique », au risque d'y entendre que l'hystérique serait menteur-se ?

Ce « mensonge primaire » est un effet du travail de la structure, de l'appareil psychique lui-même, de la logique de l'inconscient. L'expression *Proton pseudos* est empruntée à la logique d'Aristote, selon les auteurs de la nouvelle traduction : « première fausseté, dans la théorie du syllogisme d'Aristote, désigne la – ou les – prémisse fausse dont résulte la conclusion fallacieuse. »⁸ L'expression, encore utilisée par Freud dans une lettre à Fliess, sur le mode « à bon entendeur », montre un usage courant de cette référence grecque.⁹

Le lien avec le rêve est établi : « disparaît [...] la logique du cours (de pensée), exactement comme dans le rêve »¹⁰. C'est principalement sur le rêve que Freud s'appuiera pour montrer cette falsification de la logique, au sens aristotélicien. Au point que l'année qui suit la publication de sa *Traumdeutung*, il achève un essai qu'il intitule « Rêve et hystérie », pour lequel il donne l'argument suivant : « approprié à montrer comment l'interprétation du rêve [...], avec son aide, on peut parvenir à combler les amnésies et à élucider les symptômes ». Et d'une façon plus affirmative : « L'étude approfondie des problèmes du rêve est une condition préalable indispensable à la compréhension des processus psychiques dans l'hystérie ». Et sur un mode impératif : « personne n'a la moindre chance d'avancer dans ce domaine, ne serait-ce que de quelques pas, s'il entend s'épargner ce travail préparatoire »¹¹. L'essai dont il est question est intitulé « Rêve et hystérie » pour faire la démonstration clinique par le rêve. Il sera publié quatre ans plus tard sous un autre titre que nous connaissons bien ; c'est le cas de Dora dont le corps de la démonstration est constitué par deux rêves qui font chacun l'objet d'un chapitre. Notons que Lacan, dans ses présentations de malades, donne à l'occasion une place aux rêves ou cauchemars ainsi qu'à des rêveries diurnes. C'est dans le détail d'un questionnement qu'il y cherche le positionnement du sujet et un caractère éventuellement délirant.

Je ne reprendrai pas ce qui a déjà été largement rappelé dans nos rencontres précédentes à propos de la complexité du travail de rêve (*Traumarbeit*) tel que Freud le décrit, ni le déchiffrement interprétatif que ce chiffrement occasionne afin de passer du contenu manifeste du rêve, trompeur, à une vérité des pensées latentes ; ni non plus à propos du point de butée que Freud nomme « ombilic », ou encore « cœur de notre être » (*Kern unseres Wesen*)¹².

Actuellement l'interprétation n'est plus orientée vers une recherche de sens à l'infini, un engluement dans le sens à quoi conduirait une remontée associative de chaque élément d'un rêve. Le récit du rêve s'aborde tel un masque qui cache, voile, mais recèle une marque signifiante, un trait qui, comme la *Lettre volée*, recèle l'intime du sujet.

8. FREUD Sigmund, « Projet d'une psychologie », dans *Lettres à Wilhelm Fliess*, nouvelle traduction, PUF édition complète, 2006, p. 656.

9. *Ibidem*, lettre du 3 mars 1901, p. 553.

10. *Ibidem*, « Projet d'une psychologie », p. 661.

11. FREUD Sigmund « Fragments d'une analyse d'hystérie », Préface (1905), dans *Cinq psychanalyses*, nouvelle tr., PUF Quadrige 2008, p. 31.

12. Cf. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, PUF, Œuvres complètes, nouvelle tr., t. IV, p. 659 et 65, traduit par « le noyau de notre être », et *L'interprétation des rêves* (tr. Meyerson), p. 513, traduit par « le fond même de notre être ».

Note page 46.

Certains propos de Freud se rapprochent de cette position. Dans une note ajoutée par Freud à sa *Traumdeutung*, au chapitre sur le « travail du rêve », 25 ans plus tard, il dit son contentement que les analystes en arrivent enfin « faire la différence entre le contenu de rêve manifeste et les pensées de rêve latentes ». Mais il ajoute qu'ils font d'une certaine façon l'erreur inverse : « Beaucoup d'entre eux se rendent coupables d'une autre confusion à laquelle ils tiennent tout aussi obstinément. Ils cherchent l'essence (*Wesen*) du rêve dans ce contenu latent, et ainsi ne veulent pas voir la différence entre les pensées de rêves latentes et le travail de rêve leur échappe. Le rêve n'est au fond rien d'autre qu'une forme particulière de notre penser (*Denkens*), forme qui est rendue possible par les conditions de l'état de sommeil »¹³ ; conditions qui transforment la pensée, c'est-à-dire la langue, en un processus de figuration tel un rébus.

Freud grammairien

L'essence du rêve, c'est le travail de rêve. Le contenu manifeste du rêve, lui, relève des processus de pensée, comme le fantasme sur son versant imaginaire, comme la rêverie diurne. Il s'agit de se rapprocher des ou, bien souvent, de la seule pensée latente à partir de quoi s'est formé un rêve aussi complexe soit-il. Freud signale que cet accès peut être facilité, à l'occasion, en particulier pour les rêves d'analysants, qui, à l'instar des rêves d'enfants, peuvent être moins soumis à la censure. De même pour les rêves dits « de répétition » qui réactivent du trauma, en particulier du trauma infantile en cours d'analyse.

Au titre du processus de pensée, ajoutons quelques mots du processus dit « secondaire » pour lequel Freud se montre grammairien. Il montre que « c'est à passer par l'attention », pour reprendre l'expression de Lacan, que le récit du rêve est trompeur, ceci du fait de la construction qui s'opère lors de sa mise en mots. Avant même que le récit du rêve ne remette, comme pour le rébus, des mots sur les figures du rêve, avant même que le rêveur qui se croit bien réveillé n'essaie de se remémorer un rêve, dès un premier éveil, lors de cette toute première attention, le rêve est reconstruit, au moins en partie, selon l'organisation logique de la langue.

Des « liens logiques » et organisateurs de la pensée, se mettent en place et donnent forme, même incomplète, au rêve – c'est le processus secondaire. Leur importance tient dans le fait que, malgré leur cohérence apparente, ils participent à leur manière à la censure, à masquer les vraies « pensées latentes du rêve », à tromper le rêveur. Freud nomme cinq catégories de ces articulations langagières qui marquent la temporalité, la causalité, la ressemblance ou identité, la contradiction ou opposition, l'alternative ou la coordination. Il les nomme : « les “quand”, “parce que”, “de même que”, “quoi que”, “ou bien ou bien” et toutes autres prépositions »¹⁴. Et il montre comment chacune de ces catégories se met au service de la censure dès la première attention portée sur le rêve. La forme du rêve s'aborde alors comme une formation de compromis. Aussi bien conseille-t-il au rêveur de « détacher son attention de l'ensemble », de ce qui présente

Note : *Kern* signifie le noyau, le pépin, le grain (semé ou donné aux volailles), au figuré le cœur, l'essence. Choisir ici « cœur » et sa pulsation qui irrigue pour *Kern unserer Wesen* est un choix pour le vivant de la pulsion/libido et sa distribution via les objets freudiens. *Kern unserer Wesen* a plusieurs occurrences identiques ou approchantes, traduites différemment dans une même édition : tr. Meyerson

p. 41, « l'essence de notre être ». Se trouvent fréquemment le « noyau des pensées de rêves ». Dans *Malaise dans la culture*, nelle tr. Quadrige, p. 50, « le noyau de son être » s'agissant d'*Eros* ; tr. PUF 1986, p. 60, « l'essence de sa nature ». *Wesen* traduit par « être » ou « nature » l'est quelquefois par « essence » (philosophique), et aussi bien employé par Freud pour l'« être humain », *menschliches Wesen*.

13. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, PUF, Œuvres complètes, t. IV, p. 557, note 2.

14. FREUD Sigmund, *L'interprétation du rêve*, PUF, Œuvres complètes, t. IV, p. 356 (Chap. VI, c).

une forme d'organisation logique, mais fausse, trompeuse. Avec des exemples de rêves pour chaque catégorie, Freud indique comment les relations causales peuvent être inversées, ainsi que le temporel qui peut être aussi remplacé par une relation dans l'espace; comment l'alternative « ou bien » vient à la place d'un « et », un élément quelconque représente son contraire, etc.

Quand le mensonge cerne le vrai

Le mentir-vrai est une expression qui convient à désigner le travail de la censure. C'est le titre d'un petit texte de Jean-Jacques Courtine pour introduire un écrit de 1733 intitulé *Le mensonge en politique*. Le Freud de *Psychologie des foules et analyse du moi* n'aurait rien à redire à l'énoncé suivant : le *mentir-vrai* est « l'art de faire accroire des faussetés salutaires pour quelques bonnes fins »¹⁵. L'art du rêve, c'est faire passer le vrai sous camouflage, un « art de la fausseté salutaire »¹⁶.

Une séquence clinique en quatre temps, éloignés chacun de quelques séances, montre comment la mise en scène mensongère du rêve inclut du vrai. Quand le rêve interprète, il y a réveil dans la structure; non pas réveil de la personne mais du parl'être (parlêtre). Il y a une scansion, un quart de tour dans le discours – au sens du mathème lacanien, un change(ment) de position du sujet.

Premier temps – dans le contexte d'une narration est réévoqué ce qui est décrit comme un traumatisme infantile : la mort d'un animal, compagnon de la petite enfance. Un dire décalé par rapport au propos vient le qualifier, introduisant un doute sur le genre, mâle ou femelle. Cette incise déjà entendue, comme en automatique, mérite une reprise, ce qui est fait sur un mode interrogatif. Un moment de silence, un moment de vacillation, puis vient l'indication du genre de l'animal, mais son nom propre était du genre opposé. Ceci sans autre commentaire.

Dans la narration d'un analysant adulte surgit un illogisme, un anachronisme, le reste intraduit d'un fantasme infantile : les deux genres se tiennent l'un à l'autre sur le mode où le nom propre relève d'un genre et le qualificatif ajouté de l'autre genre. Comme quoi, même réveillés, nous continuons à dormir et « l'attention », pour reprendre le terme de Lacan, est là trompée par une émergence infantile.

Deuxième temps – un rêve se présente comme un prolongement rapporté à un personnage humain. Dans le récit du rêve est décrit un personnage qui a les attributs des deux sexes. L'analysant essaie de déplier les éléments du rêve, mais reste interloqué devant le caractère irréel, faux du personnage.

Soulignons l'écart entre l'image du rêve, sa figuration, et l'énoncé lors du récit qui tient du processus secondaire. L'« attention » portée au personnage ajoute du sens en nommant le personnage selon un genre, homme ou femme – par discrétion, je ne précise pas; et en lui attribuant un trait de l'autre genre. L'image, dans le rêve même, est une; telle une image indélébile, comme celle du Petit Hans qui pense l'autre pareil à lui, sa mère en particulier, dont il a pu voir le ventre s'arrondir avant la naissance de sa sœur : surgissement donc dans un rêve en cours d'analyse d'un infantile précoce.

Insistons sur les effets de coupure et de scansion du premier moment, celui avec l'animal double-généré. Un réveil s'opère qui produit un rêve : un humain aussi doublement généré.

15. COURTINE Jean-Jacques, « Le mentir vrai » dans *L'art du mensonge en politique* de Jonathan Swift (1733), éd. Jérôme Million, 2007, p. 12 et 44.

16. *Ibidem*, p. 21.

Ces contenus sont nouveaux pour l'analysant qui n'y reconnaît rien. Au cours des associations est saisi un moment favorable pour, à la freudienne, inverser son énoncé et sur un mode interrogatif renvoyer: «et pourquoi pas...?», en inversant les genres. Silence et surprise. À la freudienne parce que le travail du rêve peut représenter un contenu latent par son contraire. L'inversion de l'énoncé sur le modèle de l'équivoque est là pour déranger le sens, viser la division subjective quand le personnage figuré dans le rêve est plein de toutes parts, ce qui selon Freud cache, censure un manque.

Le troisième temps vient confirmer cet effet – un nouveau rêve, un cauchemar cette fois, marque l'efficace de la scansion précédente. Par une violente tempête une femme serre contre elle, à l'avant du corps, un petit enfant. Elle a beaucoup de mal à se maintenir et une plus forte bourrasque arrache l'enfant qui disparaît.

Ce cauchemar interprète le temps précédent. Cette fois-ci, il est révélateur. Dans le récit le signifiant «arrache» vient marquer la violence d'une opération de séparation. La mise en scène, hors de toute réalité, ce qui est le principe du rêve, laisse perplexe le rêveur qui n'y reconnaît rien qui puisse le concerner. L'analyste, sans plus d'analyse du rêve, peut y déceler, telle *La lettre volée*, la structure au travail, un instant de réveil du parl'être, où le personnage du rêve précédent est décompleté, où surgit la séparation, la perte, aussi la castration. Cela fait violence, la tempête venant figurer dans le rêve la violence de la séparation; inversion de la causalité entre le récit du rêve manifeste et les pensées latentes: c'est la séparation qui cause la violence d'une tempête. Bel exemple d'un mode de rêve en cours d'analyse désigné par Freud: rêve de répétition en rapport avec l'infantile traumatique.

Quatrième temps – Un fantasme infantin est livré qui, sans les scansions précédentes, ne serait sans doute pas réapparu. Dans une narration apparaît l'importance du médecin accoucheur. À la naissance c'est lui qui ouvre la bouche; l'enfant naît fermé, et pour pouvoir manger il faut couper pour faire la bouche. Les lèvres sont la cicatrice. Tel le mythe, ou la fable, un réel vient à se dire, réel qui touche, cette fois, le corps propre du parl'être (parl'être?).

Avec Freud, nous disons que le rêve recèle une vérité inscrite du sujet, vérité aussi de l'inconscient réel. Avec Lacan, nous disons qu'il y a un savoir qui s'invente. Ces rêves vont au-delà de l'interprétation. En appui sur un reste intraduit de l'infantile, ils participent à une traduction, à l'invention d'un signifiant nouveau.

Le faux, le mensonge qui se présente à l'attention désigne le lieu d'une vérité qui, elle-même, n'est pas énonçable dans un dire, même si nous savons qu'elle est à déchiffrer, à lire dans les appareils de la structure. C'est, là, au sein même du rêve que se réalise un réveil.

Le rêve est-il une fiction ?

FICTION, « ce qui est du domaine de l'imaginaire, de l'irréel »,
définition du Larousse.

LA DÉFINITION de Jacques-Alain Miller, dans « Choses de finesse en psychanalyse » est :
« Que c'est une fabrication... que c'est de l'ordre de la production, du faire...
Une fiction, en analyse, c'est un faire qui repose sur un dire »¹

Pourquoi produisons-nous des fictions ? Le réel est indicible, opaque. La fiction va permettre de s'en approcher, de l'habiller. La période que nous venons de vivre illustre bien cette fonction de la fiction : face à l'irruption du Réel, accompagné d'un signifiant tout seul : Pandémie, chacun, passé la stupeur de l'annonce, a tenté de construire une fiction qui permettait de donner du sens à ce qui se passait. Nous avons écouté, lu, les fictions scientifiques, médicales, écologiques, politiques qui ont fleuri et chacun d'entre nous a adopté ou adapté sa propre fiction pour boucher le trou ouvert par ce Réel de la Covid.

De la même manière, le parlêtre, face à la non existence du rapport sexuel, au trou dans le symbolique, bâtit, depuis l'enfance, des fictions, dont certaines se fixent en « fantasme », et Lacan parlera de « fixation » avec un x, pour en souligner la constance. Dans une analyse, l'analysant va peu à peu, à travers ses dires et les scansion de l'analyste, construire une fiction, qui donnera sens à son histoire, que Lacan écrit Hystoire, comme dans hystérie, pour souligner que cette production répond au désir de l'Autre.

Et le rêve ? Est-ce une fiction ?

La première façon de répondre à cette question vient d'être énoncée par Claire Poirot-Hubler : Freud distingue « le contenu manifeste du rêve, trompeur et la vérité des pensées latentes ».

Une deuxième réponse, celle de Lacan, à travers la dimension du langage et du symbolique, qui pointera, dans le séminaire XX, que le langage a structure de fiction. On peut donc en déduire que dès que l'on met des mots pour décrire le rêve, il y a fiction.

Enfin, c'est à travers les concepts d'Inconscient Transférentiel et d'Inconscient Réel, apportés par J.-A. Miller que je tente une troisième réponse à cette question.

Qu'est ce que l'Inconscient transférentiel ? Dans « *Choses de finesse en psychanalyse* », J.-A. Miller précise : « C'est un inconscient construit en analyse. On ne recule pas à parler de la construction du fantasme, allons jusqu'au grain, la construction de l'inconscient, où l'analyste est en effet pour quelque chose : il dirige la construction et c'est parce qu'il est là que l'inconscient prend du sens et qu'on l'interprète »². Dans la séquence clinique rapportée par C. Poirot-Hubler, on voit bien le rêve du deuxième temps : l'homme avec un ventre de femme enceinte, qui répond à la scansion de l'analyste au premier temps : la chienne qui est un chien. La fiction se construit dans le transfert.

L'inconscient Réel, c'est « le lieu de la jouissance opaque au sens », selon J.-A. Miller. La jouissance, dit J.-A. Miller, elle, n'a pas structure de fiction. Cet inconscient là ne se laisse pas interpréter. Reprenons la séquence clinique : le quatrième temps voit l'irruption d'un réel, « qui cette fois touche le corps du sujet lui-même »³ : couper pour faire la bouche. Cela nous laisse sans voix.

1. MILLER Jacques-Alain, Séminaire 2008-2009, *Choses de finesse en psychanalyse*. Cours du 14 janvier 2009.

3. POIROT-HUBLER Claire, Intervention au P.P.A. du 20 juin 2020.

2. *Ibidem*.